

PIERRE SAUREL

La collection de têtes



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 22

La collection de têtes

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 425 : version 1.0

La collection de têtes

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1982.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Vacances inattendues

Michel Beaulac venait à peine d'entrer et déjà il appelait de sa voix de stentor :

– Yamata ! Yamata ! Tu es là ?

La jolie petite Canadienne de descendance japonaise trottina rapidement en direction de l'entrée.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle avec un soupçon de nervosité dans la voix.

L'ex-policier saisit la Nipponne à la taille et la souleva comme s'il s'agissait d'un fêtu de paille. Ses lèvres claquèrent sur les deux joues de son amie.

– Le patron est malade, carabine, j'ai congé jusqu'à lundi et il a même ajouté que je pouvais revenir lundi après-midi seulement.

Le patron, c'était Robert Dumont, ce policier qui, par le passé, avait fait une longue carrière auprès de la Communauté urbaine de Montréal. À la suite d'un accident regrettable qui lui avait coûté une partie du bras gauche, il avait décidé de prendre sa retraite, malgré son jeune âge. À la vérité, Dumont ne se plaisait plus dans son travail. Foncièrement, c'était un homme d'action qui adorait diriger des enquêtes et se mesurer aux criminels les plus dangereux. On le confinait maintenant à un travail de classification comme s'il avait été tout à fait invalide. Et, tous les jours, il devait supporter la mauvaise humeur de son supérieur, l'exécrable inspecteur Bernier. Ce dernier un ex-militaire, prenait plaisir à diriger ses hommes à la baguette, à critiquer la moindre erreur sans jamais prononcer un mot de félicitation lorsqu'un détective accomplissait un exploit digne de mention.

Dumont avait eu une prise de bec avec son supérieur. Les deux hommes en étaient venus aux coups. Maintenant muni d'une prothèse des plus perfectionnées, le détective pouvait se servir de sa main gauche avec habileté. De plus, cette

prothèse, mise au point par un physicien de l'Institut de réhabilitation de Montréal, pouvait développer une force jusqu'à dix fois plus grande que celle d'une main humaine. Durant l'altercation, Robert Dumont avait saisi Bernier à la gorge et sans l'intervention de confrères, membres de l'escouade des homicides, l'inspecteur aurait pu mourir étranglé.

La vie était devenue un véritable calvaire pour le Manchot. À la suite de son accident, les autorités lui avaient offert une forte indemnité et une pension plus que raisonnable. Aussi, Dumont n'hésita pas et, quelques semaines plus tard, il ouvrait les portes de l'agence de détectives Robert Dumont.

Michel Beulac avait été son premier collaborateur. Mais depuis, Candy Varin, une plantureuse blonde s'était jointe à l'équipe. Aujourd'hui, l'agence du Manchot se composait d'un personnel beaucoup plus nombreux. La plupart des hommes étaient d'ex-policiers à leur retraite travaillant comme gardes de sécurité.

Yamata, elle-même, œuvrait pour l'agence.

Elle y travaillait comme secrétaire, depuis que Rita Michaud, la première des secrétaires employées par le Manchot, avait trouvé la mort dans un accident de voiture.

– Tu es chanceux, moi, je dois être au travail demain matin, murmura la Nipponne.

– Pas du tout. Le patron ferme l'agence pour une journée. Quand je dis une journée, carabine, ça veut dire jusqu'à lundi midi. Il m'a dit de te prévenir de sa décision. Et tu sais ce que nous allons faire ?

– Non !

– Comme il y a eu passablement de neige ces derniers jours, tu vas venir prendre ta première leçon de ski.

Yamata sauta de joie.

– C'est vrai ?

– Mais oui, ça fait des semaines que tu « m'achales » avec ça. Pour dire vrai, tu commençais à m'écœurer avec le ski.

– Excuse-moi, mon Pitou, tu sais bien que ta Yamata ne veut que te faire plaisir.

Le couple était entré dans la petite pièce qui leur servait de salon. Meublée modestement, cette pièce n'était plus du tout une réplique d'un jardin japonais tel que l'avait voulu Michel au début de son union avec Yamata.

La Japonaise, avec un petit sourire malin qui faisait tout accepter, ajouta en se plissant le bout du nez :

– Quand même, mon grand, je voudrais que tu surveilles tes paroles, tes expressions. Des mots comme « achalé » « éccœuré », ça m'écorche les oreilles.

– Écoute ; moi, j'ai pas été professeur de français comme toi. Tu devrais lire un peu de Michel Tremblay, tu verrais que je parle quand même un bon français.

Il s'assit sur le divan et entraîna Yamata avec lui. Elle perdit l'équilibre, mais de façon habile, elle s'était laissée plutôt glisser dans les bras du colosse.

– Alors, heureuse ?

– Oui, monsieur le professeur, fit-elle en

promenant ses lèvres sur le bout du nez, puis sur la pointe des oreilles de l'homme qu'elle aimait.

Michel protesta :

– Professeur ! Professeur ! Faut pas trop en mettre. J'ai déjà fait du ski, j'étais un bon skieur mais pas un expert. Puisque je travaille presque toutes les fins de semaine, jamais de congé, c'est pas dans les corridors des grands buildings que je vais pratiquer mon slalom !

– Tu te plains toujours, fit-elle en continuant de le « minoucher ». Monsieur Dumont te donne congé et tu rouspètes encore.

Le grand Michel soupira :

– Oui, je le connais son congé.

Yamata se redressa, sentant bien que son ami lui cachait quelque chose.

– Michel, tu ne m'as pas tout dit, toi ; si le bureau ferme demain, c'est qu'il y a une raison.

Le jeune détective privé conservait un petit air mystérieux, mais pas du tout dramatique, bien au contraire. On aurait dit un comique de vaudeville qui se préparait à déclencher habilement le rire.

Tel un artiste, Beaulac ménageait ses effets.

– Des raisons, il y en a plusieurs. Tout d’abord, je te l’ai dit et tu t’en rends compte par toi-même, lorsque la période des fêtes, l’hiver et le temps des carnivals arrivent, on dirait que les criminels prennent des vacances. Eux aussi doivent utiliser leur carte « Chargex » au maximum pour aller passer l’hiver en Floride. La ville pullule de petits voleurs, du menu fretin, de ces spécialistes du vol à l’étalage qui croient que tout leur appartient parce qu’ils sont en chômage ou qu’ils sont des assistés sociaux. Donc, cette période-ci de l’année, est la plus creuse de toutes les périodes. Seuls, Landry et ses hommes, qui offrent les services d’une agence de sécurité, sont débordés ; mais pour nous, c’est le calme plat. Et deuxièmement, je sais, moi, que le patron veut profiter de sa petite fin de semaine, lui aussi.

– C’est bien son droit et tu n’as pas à juger ses décisions. Parfois, tu prends un malin plaisir à surveiller monsieur Dumont, comme si tu aimais le voir commettre des erreurs.

Gentiment, Michel repoussa Yamata et se

leva.

– Cette fois, c’est toi qui es injuste. Le patron, c’est un père pour moi. Si ça pouvait le rendre plus heureux, moi aussi, je me ferais couper une main !

– Allons, ne blague pas avec l’infirmité de monsieur Dumont.

– Je blague pas, c’est la vérité.

Puis, voulant faire tourner la conversation, il demanda :

– Alors, tu serais prête demain matin pour aller à Saint-Jovite ?

– Tiens, je croyais que c’était à Sainte-Adèle que nous irions la première fois ? Tu m’as toujours dit que, là-bas, tu connaissais une bonne pente pour débutants.

– Il y en a partout. Et puis, Candy préfère Saint-Jovite.

Yamata sursauta :

– Comment, elle vient avec nous ?

– Pourquoi pas ? Tu es jalouse d’elle ?

Yamata éclata de rire.

– Pas du tout, Candy et moi sommes les meilleures amies du monde. Mais je croyais qu'on passerait une fin de semaine, en tête-à-tête.

Michel revint vers sa Japonaise et la reprit dans ses bras.

– Ce n'est pas Candy qui nous empêchera d'être seuls. Tu la connais, pourtant. Elle ne sera pas sitôt arrivée là-bas que tous les hommes tourneront autour d'elle... et elle s'en promet.

Michel voulut embrasser Yamata, mais elle s'esquiva en se dégageant adroitement.

– Sois raisonnable, mon grand. Puisqu'on doit partir tôt demain, j'ai des tas de choses à préparer.

Puis, avec un sourire qui se voulait provocateur :

– Tu ne perds rien pour attendre, tu sais. Pour être en forme demain, je me coucherai très tôt... même si je n'ai pas sommeil.

Et elle sortit de la pièce. Michel s'alluma une cigarette, puis il songea : « Je fais mieux de ne

pas tout lui dire, elle ne m'approuverait sûrement pas. »

À la vérité, c'est que ce soir-là, une fois les heures de bureau terminées, Michel était retourné à l'agence pour faire son rapport au patron. Candy était encore dans son bureau.

– Tiens, ne me dis pas que tu fais du temps supplémentaire ?

– Pas du tout, puisqu'on ne reviendra pas avant lundi, j'ai décidé de faire un peu de ménage dans les dossiers.

Michel avait demandé, surpris :

– Tu prends congé toute la fin de semaine ?

– Pas seulement moi. Robert ferme le bureau. Il ne te l'a pas dit ?

Candy lui fit signe de se rapprocher.

– Robert prend sa fin de semaine... et pas seul. Ça fait plus d'un an qu'il n'est pas parti avec quelqu'un... ou plutôt, quelqu'une.

Beulac ne semblait pas trop surpris.

– Tu ne m'apprends rien. La jeune veuve,

Josée Riendeau, lui plaît beaucoup, tu sais. Le patron avait pourtant dit que jamais il ne s'intéresserait à une femme. Il est vrai que cette Josée a tout ce qu'il faut pour le charmer. Bien faite, très jolie, très amoureuse, veuve et surtout, presque millionnaire. Qu'est-ce que le patron veut de plus ?

Candy fronça les sourcils comme si elle se mettait en colère.

– Tais-toi, idiot, s'il t'entendait, il ne te le pardonnerait jamais. Tu sais comme moi que c'est pas l'argent qui intéresse Robert. Moi, je suis contente pour lui. Il est temps qu'il mène une vie normale. Depuis son aventure avec Nicole, depuis que cette dernière a été tuée, Robert ne voulait plus rien savoir des femmes. Eh bien, Josée semble avoir réussi l'impossible. Robert Dumont, cet être insensible, celui dont on dit que le cœur est fermé à tout sentiment, va passer une fin de semaine des plus normales avec une femme. Il fera du sport comme tout le monde. Tu sais que Robert était un excellent skieur ? S'il avait voulu, il aurait pu devenir un des meilleurs

du Québec.

Michel avait entendu parler des exploits sportifs de son patron.

– J’ai entendu la conversation... oh, sans le vouloir, avait continué Candy. Robert et Josée s’en vont ensemble à Saint-Jovite. Le patron en profitera pour faire du ski, oublier son agence et tous ses tracas.

Le grand Beaulac était devenu songeur :

– Saint-Jovite... mais oui, c’est excellent pour le ski, moi qui ai promis à Yamata de la conduire à Sainte-Adèle, sitôt que j’aurais un congé.

Candy avait joué à l’offensée.

– Tu n’es pas pour aller là-bas et surveiller le patron ?

– Qui te parle de le surveiller ? Yamata et moi, nous irons faire du ski. Saint-Jovite, c’est l’endroit idéal. Il y a le Grey Rock qui est formidable... et puis, de nombreux autres petits hôtels. Rien ne laisse entrevoir que nous rencontrerons monsieur Dumont.

Et la statuesque blonde s’était empressée

d'ajouter :

– Moi, j'aimerais bien être avec vous deux.

– Et c'est toi qui me reprochais d'être curieux, tout à l'heure. Toi, tu ne fais pas de ski...

– Si !

Et avec un sourire plein de sous-entendus, Candy avait ajouté :

– Du ski de chalet !

Un grand éclat de rire avait résonné dans le bureau presque vide, si bien que Robert Dumont était sorti de la pièce qui lui était réservée.

– Allons, qu'est-ce qui se passe ?

– Comme à l'ordinaire, Michel est crevant. Il a perdu sa vocation, Robert. S'il avait voulu, il aurait pu devenir un véritable Olivier Guimond.

Et Robert avait appris la nouvelle à Michel, il fermait le bureau pour la fin de semaine.

– Le travail est plutôt au ralenti et un petit repos fera du bien à tout le monde. Il est possible que je ne revienne que tard, lundi matin. Donc, disons que je veux que vous vous rapportiez

lundi, mais à midi. Compris ?

– Tant mieux, s'était écrié Michel, j'avais promis à Yamata de lui accorder une fin de semaine. Elle sera folle de joie.

Et lorsque Michel était sorti du bureau avec Candy, cette dernière lui avait fait promettre de l'accepter comme troisième membre de l'expédition.

– Moi, je sais où Robert et Josée descendent. Toi, tu l'ignores.

– Et je m'en fous !

– menteur !

Et très sérieusement, Candy avait ajouté :

– La vérité, c'est que nous voulons tous voir Robert heureux. Alors, à demain, le grand. Peu importe l'heure, je serai prête à partir.

Maintenant, Michel regrettait presque d'avoir accepté la proposition de Candy.

– Si par hasard monsieur Dumont se rend compte que nous le surveillons, il nous en voudra.

Mais il était trop tard pour reculer. Et le lendemain matin, dès sept heures vingt du matin, la voiture de Michel s'arrêtait devant la maison où habitait Candy. La femme-détective était prête. Vêtue d'un costume de ski qui la moulait comme un gant, elle était ravissante à croquer. Yamata demanda d'un air incrédule :

– C'est bien du ski que nous allons faire, Michel ?

Candy se glissa sur la banquette arrière.

– T'inquiète pas pour moi, ma petite. Des skis, on en loue, dans le Nord. Vas-y, Michel, la journée s'annonce merveilleuse. Je ne suis pas une amoureuse de nos hivers canadiens, mais une fin de semaine par-ci par là, ça s'endure. Espérons qu'il fera beau jusqu'à lundi.

*

Michel avait refusé de se rendre au Grey Rock, malgré les supplications de Candy.

– Vas-y si tu veux, toi, Yamata et moi, nous

préférons une petite maison de pension. Il y en a plusieurs autour du village.

Yamata se mêla à la conversation :

– C'est bien plus agréable d'être en pension. Pourquoi, Candy, insistes-tu pour que nous allions au Grey Rock ?

Michel aurait pu répondre à Yamata : « Tout simplement parce que c'est là que doivent descendre un certain Manchot et sa petite amie. »

Candy s'était enfin résignée à suivre ses amis dans une maison de pension où les locataires n'étaient pas trop nombreux.

La pension était tenue par une dame Gauthier, une grosse femme qui avait mis au monde pas moins de seize enfants. Six étaient morts en bas âge. Les dix autres étaient aujourd'hui tous mariés. Devenue veuve, madame Gauthier avait décidé de faire de sa maison une pension pour touristes. Les affaires allaient assez bien. « Si seulement les enfants se souvenaient que j'existe. Plus je vieillis, plus on me laisse seule. Heureusement, tous ces pensionnaires qui

viennent, qui partent, puis qui reviennent parce qu'ils ont aimé l'endroit, me traitent comme une amie ou une mère. C'est une bien maigre consolation, mais c'en est une quand même. »

Madame Gauthier s'efforçait de rendre l'atmosphère très familial.

Parmi les pensionnaires, on remarquait un ex-militaire qui se faisait appeler le colonel. L'était-il vraiment ? On l'ignorait. Mais cet homme, toujours entre deux vins, aimait jouer au militaire, donner des ordres et traiter les autres comme s'ils avaient été ses serviteurs.

En plus du colonel qui prétendait s'appeler Lamirande, il y avait une jeune femme. Elle accompagnait le colonel et pouvait facilement passer pour sa fille. Mais Lamirande tentait de faire croire à tous qu'elle était son épouse.

– Aline et moi, nous nous sommes mariés il y a trois ans, avait-il expliqué à Michel.

Et tournant entre les pouces et les index, les pointes de sa moustache effilée, il avait ajouté :

– Il y a des femmes qui sont attirées par les

hommes, les vrais, les militaires, ceux qui ont du cran, qui savent tout diriger, comme moi.

Candy, elle, s'était tout de suite intéressée aux pensionnaires masculins, mais elle avait rapidement été déçue.

Elle n'en avait rencontré que deux, un bonhomme qui se faisait appeler Ted, mais dont le prénom véritable était Pancrace. Ignorant que Candy portait le nom rare de Candine, il s'était confié à elle.

– A-t-on l'idée de nous faire porter des prénoms à coucher dehors, dit-il en prenant une bouchée de tabac dans une croquette à chiquer. Il se mit à mâchouiller, ses babines se livrant à de véritables contorsions qui auraient pu lui faire gagner n'importe quel concours de grimaces.

– On m'a baptisé Joseph Théodule Pancrace. Un baptême de baptême ! Ted, c'est comme un diminutif de Théodule ; alors, je me suis toujours fait appeler comme ça.

Ted était l'homme à tout faire de la pension Gauthier. Son véritable métier était celui de

menuisier, mais à l'entendre il pouvait être aussi bien plombier, peintre ou encore électricien.

Quant à la seconde « conquête » masculine de Candy, elle ne s'annonçait guère plus appétissante.

Le docteur Claude Duguay était veuf depuis cinq ans. Ne pouvant vivre seul, ne voulant pas se payer les services d'une secrétaire, il avait pris pension chez madame Gauthier.

– Il me paie un peu plus que les autres, c'est normal, il a deux appartements, sa chambre et une pièce pour recevoir ses malades. En plus, je prends tous ses appels. Mais moi, ça me distraie.

La vérité était toute autre. Philomène Gauthier avait toujours été secrètement amoureuse du docteur. Jamais elle n'aurait osé le lui avouer. Maintenant qu'il était veuf, elle lui avait offert une partie de sa grande maison, espérant qu'un jour, le brave docteur se rendrait compte de son dévouement et l'apprécierait à sa juste valeur.

– Ça va être une fin de semaine « plate » en maudit, si je reste ici, s'écria Candy. Vous deux,

vous ferez ce que vous voudrez mais moi, ce soir, je sors. Probable que j'irai faire un tour du côté du Grey Rock.

Et Michel lui avait murmuré à l'oreille :

– Fouineuse !

Puis, à haute voix, il avait ajouté :

– Tu te décourages trop facilement, ma grosse. Il y a d'autres pensionnaires ici. Il y en a qui travaillent et qui ne reviendront que ce soir, des touristes également qui sont en train de faire du ski. Tu ne les connais pas tous.

Au cours de la journée, Michel enseigna à la jolie Yamata les rudiments du ski. Beaulac était persuadé que son amie maîtriserait rapidement ce nouveau sport puisqu'elle était déjà une athlète fort talentueuse.

Quant à Candy, elle loua une paire de ski, mais après être tombée dans la neige à deux reprises, elle en avait assez.

– Avant de me casser une jambe, je préfère arrêter. Je vais prendre un peu de soleil.

– Même si tu tombes sur le derrière quelques

fois, répliqua Michel, tu es assez bien « rembourrée », tu ne peux pas te faire mal. Ce n'est pas toutes les femmes qui ont des protecteurs comme les tiens.

Au lieu de répliquer, Candy se débarrassa de ces deux « jambes de bois » et alla retrouver un joyeux groupe qui s'en donnait à cœur joie. Ce groupe était composé d'hommes, en grande majorité, ce qui ne pouvait que plaire à la blonde assistante du Manchot.

Vers sept heures, Michel et Yamata étaient de retour à la pension Gauthier.

– Vous allez manger ici, j'espère ? J'ai préparé un bon repas canadien. Une fricassée avec du bœuf et des bons morceaux de lard salé, du chou, des patates, des carottes... et pour dessert, de la tarte à la « ferlouche ». Vous ne trouverez pas meilleure table dans toute la région.

Et lorsque Michel et sa Japonaise vinrent prendre place à l'une des deux grandes tables de la salle à dîner, madame Philomène demanda :

– Votre amie, la blonde, elle n'est pas avec

vous ?

– Ça me surprendrait qu'elle rentre tôt. Elle ne mangera sûrement pas ici.

Tout en servant un bon bol de soupe aux pois, la maîtresse de pension laissa libre cours à sa curiosité et à son imagination.

– Dites-moi, la blonde, j'ai deviné juste, pas vrai, c'est une actrice de cinéma ?

Michel ne put s'empêcher de rire.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– J'sais pas, elle a quelque chose...

À ce moment précis, le docteur Duguay parut. Madame Gauthier se précipita vers lui.

– Venez vous asseoir ici, docteur, vous serez seul. Je sais que vous avez besoin de vous reposer. Vous n'arrêtez jamais. Encore aujourd'hui, vous avez reçu quatre appels.

– Oui, j'ai vu mon cahier de notes, je vous remercie, Philomène, de vous donner tant de peine. Vous savez, il n'est pas nécessaire de faire passer un interrogatoire à tous ceux qui

téléphonent.

– La maladie, ça me connaît, et je ne veux pas qu'on vous dérange pour un simple petit mal de tête.

Le colonel et sa femme avaient déjà mangé. Un homme, que Michel et Yamata ne connaissaient pas, vint s'installer à leur table. Il les salua poliment et lorsque madame Gauthier apporta son plat de fricassée, elle fit les présentations.

– Jacques Brisebois, c'est madame et monsieur Beaulac, un petit couple qui est venu faire du ski pour la fin de semaine.

Et tout en servant de généreuses portions, Philomène ajouta :

– Monsieur Brisebois est vendeur. Si jamais vous voulez vous acheter un terrain dans la région, c'est lui qu'il faut voir.

Mais Brisebois n'avait pas du tout l'intention d'animer la conversation. Il mangeait en silence, lentement, du bout de la fourchette, comme quelqu'un qui n'a pas beaucoup d'appétit. En

réalité, c'est Yamata qu'il dévorait des yeux. Une façon comme une autre de remplir sa dent creuse, songea Michel.

Une fois le repas terminé, Michel et Yamata passèrent au salon où un téléviseur en couleur à écran géant attirait les curieux, surtout le samedi soir, pour la diffusion des parties de hockey.

– Vous verrez, demain, ce sera plein de curieux ici, fit le docteur Duguay en s'assoiant dans le fauteuil que lui réservait Philomène Gauthier.

On causa de choses et d'autres. Le colonel fit une brève apparition en compagnie de son épouse, Aline, puis ils décidèrent de se retirer.

– Tu viens te coucher, mon Pitou ? demanda Yamata à l'oreille de Michel.

– Mais il passe à peine neuf heures.

– Je ne sais pas si c'est le grand air et surtout l'exercice, mais je tombe de fatigue. Si tu préfères, tu peux rester à causer avec le docteur ou encore avec monsieur.

Brisebois était assis dans un coin et lisait un

journal. Michel se leva pour raccompagner Yamata.

– Mais non, ne te dérange pas, je connais le chemin, tu sais.

Madame Gauthier, une fois sa vaisselle terminée, était allée s'asseoir tout près du docteur Duguay et les deux causaient à voix basse. Michel s'ennuyait, il n'avait pas du tout sommeil.

– J'aurais dû accompagner Candy, Yamata n'est pas jalouse. Elle n'aurait eu aucune objection à ce que je sorte avec elle. Actuellement, Candy doit sûrement s'amuser.

Heureusement pour Michel, Ted, l'homme à tout faire, parut. Sa journée était terminée.

– Tiens, votre petite Chinoise n'est pas là ?

– Yamata est canadienne, comme vous et moi, fit Michel. Elle est de descendance japonaise.

– En tout cas, c'est une bien belle fille.

Ted avait décidé de jeter sa chique de tabac et de la remplacer par une pipe.

– Vous ne fumez pas la pipe, vous ? J'ai du

bon tabac canadien.

– Je vous remercie, mais je préfère la cigarette.

Il dut faire craquer trois allumettes avant de pouvoir faire sortir une colonne de fumée de son fourneau. Il écrasa le tabac avec son pouce, jeta un coup d'œil sur les images projetées sur le téléviseur, puis :

– On a pu de bons programmes comme avant. Moi, je suis rendu que je préfère lire. Vous, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Michel hésita. Il n'aimait pas crier sur tous les toits qu'il exerçait le métier de détective privé.

– Je travaille pour une agence.

– Une agence de voyages ?

– Pas exactement.

Ted se montra insistant, un peu trop au goût de Michel.

– Quelle sorte d'agence ?

– Nous menons des enquêtes.

Aussitôt, l'homme à tout faire sauta sur

l'occasion.

– Parlant d'enquêteur, vous connaissez peut-être celui qui est au Grey Rock ? Il est arrivé vers l'heure du midi. C'est un détective privé extraordinaire. On l'appelle le Manchot. C'est parce qu'il n'a qu'un bras.

– Je l'avais deviné, ne put s'empêcher de répliquer Michel.

– Mais ça paraît pas, continua Ted. Il a une main bionique à ce qu'il paraît. Il peut tout faire avec elle. Je me demande s'il connaît monsieur Jolin.

– Quel Jolin ?

– C'est vrai, vous l'avez pas encore rencontré. Hubert Jolin qu'il s'appelle. Il est en pension ici. Y a fait partie de la police provinciale, mais là, il est à sa retraite. Quand il se passe quelque chose dans la région des Laurentides, il aime bien à y fourrer son nez. Il s'ennuie de son métier d'enquêteur... mais c'est vrai, vous avez dit que vous aussi vous étiez enquêteur. Vous ne seriez pas un « détective », par hasard ?

Heureusement, Michel n'eut pas à répondre, car le bonhomme repartait à nouveau dans un autre de ses monologues.

– Je dis ça de même, mais ça me regarde pas, vous ferez bien ce que vous voudrez. En tout cas, votre Chinoise, je la trouve belle en baptême ! Moi, des yeux pincés comme les siens, j'haïs pas ça, ça donne un petit air crasse.

Michel se leva :

– Vous allez m'excuser, j'ai promis d'aller la retrouver.

Ted se donna une tape retentissante sur la cuisse :

– Vous faites bien, moi, à votre place, ça fait longtemps que je serais monté. Y paraît qu'en amour, les femmes « exotiques » ça laisse pas leur place. Y sont pas grosses, mais y en a dedans.

– Bonsoir, monsieur Ted.

– C'est ça, allez vous reposer. On annonce une autre belle journée pour demain et même pour toute la fin de semaine. L'hiver vient tout juste de

commencer, puis déjà le soleil prend de la force. Faut en profiter, c'est peut-être le calme avant les grosses tempêtes comme disait le capitaine du Titanic.

Michel ne l'écoutait plus, il montait déjà l'escalier. Dans le corridor, au deuxième étage, il y avait quatre portes, de chaque côté du couloir. La chambre de Michel et de Yamata était la troisième du côté droit et celle de Candy, la dernière.

Soudain, la porte de la chambre de Michel s'ouvrit brusquement. À sa grande surprise, c'est le colonel Lamirande qui sortit de la pièce.

Michel réagit rapidement. Il saisit l'homme au collet.

– Dites donc, que faisiez-vous dans la chambre de ma femme ?

– Votre femme ? Je cherche la mienne... je me suis trompé.

On prétendait que le colonel se tenait toujours entre deux vins, mais cette fois-ci, il était saoul comme une bourrique, ayant peine à se tenir sur

ses pieds.

– Excuse-moi, mon petit. Mais je suis colonel, je suis un homme digne. Ta femme, je ne l’ai même pas vue... d’ailleurs, j’vois rien... excuse-moi...

– Vous faites beaucoup mieux d’aller vous coucher, espèce d’ivrogne. Et puis, même si vous êtes un ex-militaire, ça ne m’impressionne pas, moi, sacrement ! Si je vous revois dans la chambre de ma femme, je vous arrache vos moustaches en un tour de main.

Il poussa le colonel qui failli tomber à quatre pattes. Le militaire se redressa.

– Je vous défends d’insulter l’armée, jeune blanc-bec.

Puis, cherchant à se tenir droit comme une barre de fer, il se mit à compter les portes du côté gauche.

– Pourtant, c’est bien dans la troisième que je suis entré, murmura-t-il.

Michel décida de l’aider. Il ouvrit la porte de la chambre face à la sienne et d’une solide

poussée, il projeta l'homme à l'intérieur de la pièce. « Bonne nuit », cria-t-il et il referma brusquement la porte.

Quelques instants plus tard, Michel entra dans sa chambre. Yamata dormait profondément. Le colonel n'avait pas dû la déranger.

Mais là, sur le lit, le détective aperçut une petite boîte carrée, un boîte ne lui appartenant pas.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

S'approchant de la veilleuse, placée sur une table de chevet et qui laissait planer une faible lueur sur les murs de la chambre, Michel décida d'ouvrir cette sorte de petit coffret en bois.

– Ah çà, mais qu'est-ce que c'est ?

Il sortit de la boîte ce qui ressemblait à une sculpture. Il s'agissait d'une tête, une tête d'enfant ou de jeune garçon. La sculpture n'était pas jolie du tout. Sur le dessus du crâne, on avait attaché des mèches de cheveux.

– On dirait un membre d'une tribu africaine. Et ce n'est pas fait de bois... moi, j'aime pas ça

du tout... et ces yeux...

Les yeux brillaient étrangement, et ils étaient beaucoup trop gros pour cette petite tête.

– Des yeux en verre, pensa Michel en touchant à ces morceaux de vitre. Pourquoi n'a-t-on pas dessiné les yeux ? On dirait qu'on a enfoncé ces morceaux de verre dans l'orbite.

Il fit bouger la tête et les yeux reflétèrent la lumière d'une façon qui sortait de l'ordinaire.

– Sacrement ! se surprit à murmurer Michel. Ça se peut pas.

Il approcha la tête de sa bouche et de ses incisives ; il chercha à mordre dans cette étrange substance.

– Moi, je mettrais ma main au feu que ce sont des diamants ! Mais à qui appartient cette étrange sculpture ? Et surtout, qu'est-ce qu'elle fait ici, dans ma chambre ? Ce n'est sûrement pas Yamata qui a apporté ça ici.

Il replaça l'étrange tête dans le petit coffret de bois.

II

Départ précipité

– Yamata ! Yamata !

Michel ne voulait pas éveiller brusquement la femme qu’il aimait. Il la toucha légèrement à l’épaule et la Japonaise bougea tout en émettant un léger murmure.

– Tu dors ?

Michel s’était assis sur le bord du lit.

– Yamata, tu dors ?

Cette fois, la Japonaise se retourna.

– C’est toi mon Pitou ? Quelle heure est-il ?

– Tu es bien éveillée ?

– Non, je m’endors, excuse-moi, mon Pitou, mais je suis trop fatiguée, nous causerons demain...

Elle prononçait à peine ses mots, encore toute enveloppée par le profond sommeil que lui avait procuré l'air sain des Laurentides.

– Non, c'est ce soir que je veux te parler, Yamata. Qui est entré dans ta chambre, à l'exception du colonel ?

Cette question eut le même effet qu'une douche d'eau glacée sur le corps d'un adepte des bains turcs. Yamata se redressa, s'assit dans le lit, se frotta les yeux comme si elle voulait se prouver qu'elle ne rêvait pas, puis elle demanda :

– Repose ta question, je crois avoir mal entendu.

– Tu as fort bien entendu, je veux savoir qui est venu dans ta chambre, pendant que j'étais au salon. Qui, à part le colonel ?

Yamata eut une réaction plutôt violente. Michel ne s'attendait pas à ça. La gifle qu'il reçut lui fit l'effet d'une véritable brûlure.

– Mais tu es folle ! Qu'est-ce qui te prend ?

– Salaud, fit Yamata d'une voix larmoyante. Tu m'accuses, moi, de recevoir des hommes dans

notre chambre pendant que toi, tu es au salon. Tu serais aussi bien de me traiter de putain, tant qu'à y être !

Michel n'était pas encore revenu de sa surprise. Jamais une femme ne s'était permis de le gifler. Il aurait pu s'emporter, se mettre en colère. Il serra les deux poings, regarda Yamata qui s'était blottie en boule dans les couvertures et qui semblait pleurer.

« Moi et mon caractère de cochon, pensa-t-il. Candy a bien raison, je ne réfléchis pas suffisamment avant de parler. »

Il hésita. Devant des criminels, Michel n'avait aucune crainte. Il pouvait les piétiner, sans pitié, mais comme c'était différent quand il s'agissait de faire la même chose avec son orgueil. Il fit un pas en direction du lit, avança la main pour toucher Yamata, puis se ravisa. Il contourna lentement le lit et s'assit tout au bout, tournant le dos à la femme qu'il aimait.

– Tu sais fort bien que ce n'est pas ce que je voulais dire. J'ai entièrement confiance en toi.

Il avait parlé d'une voix qu'il avait cherché à rendre la plus douce possible. Il attendit, cinq, dix secondes. Mentalement, il comptait le temps qui s'écoulait.

« Ça s'peut pas, elle ne s'est sûrement pas endormie. »

Puis, à haute voix, mettant un peu plus de force, de vigueur dans le ton, il demanda :

– Tu as entendu ce que je t'ai dit... Yamata.

Il sentit quelque chose bouger derrière lui.

– Oui, je t'ai entendu, fit-elle d'une voix coléreuse. Tu peux t'excuser jusqu'à demain, si tu veux, mais je n'oublierai jamais que tu as douté de moi.

Michel s'écria :

– Mais non, j'ai pas douté. C'est des farces que je faisais. Je voulais simplement savoir ce que le colonel Lamirande faisait dans ta chambre.

Rapidement, Yamata rampa jusqu'à lui et craignant de recevoir une autre gifle, Michel se leva.

– Il n'est pas venu dans ma chambre, le colonel, cria-t-elle. Personne n'est venu dans ma chambre, tu entends, personne. Nous devons faire une sorte de voyage de noces, tous les deux. Tout d'abord, tu invites Candy. Monsieur trouve amusant un voyage de noces à trois. Ensuite, il me laisse seule, monter à ma chambre. Non seulement il ne vient pas me retrouver, mais il m'accuse d'avoir reçu des hommes durant son absence.

Michel en avait assez. Brusquement, il se saisit de la boîte.

– Et ça, tu vas me faire croire que tu as trouvé cette boîte dans ta chambre, que tu l'as laissée sur le lit et que tu t'es endormie ?

Maintenant, les éclats de voix risquaient d'attirer l'attention.

– Allons donc, qu'est-ce que tu inventes là ? C'est toi qui as apporté cette boîte. Dis-moi franchement ce que tu cherches, Michel Beaulac ? Un argument ?

Le grand détective privé allait répondre

lorsqu'on frappa à la porte.

– Tu vois ! Tu vois, cria-t-il, on a éveillé les autres.

Yamata retourna rapidement sous les couvertures pendant que son ami allait ouvrir. Il fut surpris de se trouver devant Aline, celle qui se disait l'épouse de Lamirande.

– Je m'excuse de vous déranger, monsieur Beaulac. Votre épouse dort, fit-elle à voix basse ?

Michel hésita :

– Heu... oui, pas tout à fait..., nous causions.

– Vous avez bu avec mon mari, ce soir ? demanda Aline, inquiète.

– Moi ? Mais pas du tout. D'ailleurs, je n'ai pas pris une goutte d'alcool depuis plus d'un an.

– Pourtant, il m'a dit qu'il avait pris un verre avec vous, dans votre chambre et que...

Soudain, elle s'arrêta de parler. Elle venait d'apercevoir la boîte que Michel avait déposée sur le lit. Elle fit un pas en avant.

– Je vois que mon mari n'a pas menti tout à

fait. Je me suis rendue compte qu'il avait oublié... son souvenir quelque part. Je suppose qu'il vous a montré ce que contenait cette boîte ? Michel mentit.

– Non, justement, Yamata et moi, nous nous demandions à qui appartenait ce paquet.

Promptement, elle fit un autre pas, avança la main et s'empara de la boîte.

– Ce sont des souvenirs de guerre. Le colonel aime bien les montrer quand il a un peu trop bu, comme ce soir.

Elle retourna rapidement à la porte.

– Je m'excuse de vous avoir dérangés, madame..., monsieur. Dormez bien et merci.

Elle sortit en vitesse et referma la porte derrière elle. Aussitôt, Yamata se retourna :

– Comme ça, quand je me couche, tu en profites pour prendre un verre ?

Michel se pencha sur elle.

– Je n'ai rien bu et tu le sais bien. Tiens, sens mon haleine.

Et il souffla en direction de son visage. Yamata se retourna comme si elle craignait d'être empoisonnée.

– Tu vois que je n'ai rien inventé, poursuivit Michel. Madame Lamirande elle-même vient de dire que son mari est venu dans cette chambre.

– Je dors, murmura Yamata.

Michel commença à se dévêtir.

– Qu'est-ce que tu veux de plus ? grommela-t-il. Je m'excuse si j'ai dit des bêtises. Et je ne parle même pas de la gifle que j'ai reçue. Tu n'y es pas allée de main morte, tu sais, la joue me fait encore mal.

Yamata respirait trop fortement pour que ce soit naturel. Elle faisait mine de dormir, mais il était clair qu'elle ne voulait plus continuer la conversation.

Le grand Beaulac s'étendit sur le lit, les yeux grands ouverts. Il n'avait pas du tout sommeil. Quelques minutes s'égrenèrent lentement. Les yeux du détective s'étaient habitués à la noirceur. Une faible lueur, projetée par les lampadaires de

la rue, se glissait furtivement dans la pièce éclairant faiblement le plafond. Michel aurait pu dire facilement le nombre de petites fissures qui formaient une étrange décoration.

Yamata respirait maintenant beaucoup plus régulièrement. Elle dormait. « Demain est un autre jour. Elle aura probablement tout oublié. Après tout, je me suis excusé. Elle aurait pu en faire autant. »

Il avait une soif terrible, la gorge lui brûlait et il songea qu'il avait peut-être pris un peu de froid. Il serait plus prudent d'avaler deux aspirines pour briser tout de suite un début probable de grippe. Il se leva, hésita, puis enfila ses chaussettes, passa sa robe de chambre et décida de descendre dans la cuisine. « Candy n'est pas encore rentrée. Je vais l'attendre et j'aurai des nouvelles du patron. »

Il sortit de la chambre, sans faire de bruit et descendit l'escalier en évitant soigneusement de faire craquer les vieilles marches.

Une lumière était allumée dans la cuisine. Un homme était assis à la table, devant une bouteille

de bière. Le type se retourna et Michel reconnut Ted, l'homme à tout faire.

– Salut, dit-il en apercevant Michel. Pas moyen de dormir dans cette maison. Des éclats de voix, des gens qui arrivent, d'autres qui partent. Vous m'accompagnez ? Servez-vous, il y a tout ce qu'il faut dans le frigidaire.

– Merci, je ne bois pas. Michel prit cependant un verre d'eau et avala les deux aspirines.

– Je vous admire, fit Ted. Moi aussi, j'aimerais bien me passer de cette maudite bouteille, mais c'est plus fort que moi. Si je ne prends pas quelques verres avant de me coucher, je ne dors pas.

– Il y a boire et boire, répondit le détective en tirant une chaise et en s'asseyant près de la table. Moi, j'étais un peu comme le colonel, j'en prenais trop. Il était temps que j'arrête ça. Maintenant que j'touche plus à la bouteille, je trouve écoeurant ceux qui se soûlent comme Lamirande.

Ted l'arrêta :

– Oh ! Une seconde. Le colonel boit beaucoup, c'est vrai, mais je ne l'ai jamais vu dérangé. C'est le genre d'homme qui sait quand il en a assez. Il est capable de s'arrêter. Il est beaucoup trop orgueilleux pour paraître soûl.

Michel ricana :

– Vous auriez dû le voir tout à l'heure, il avait peine à se tenir debout. Il était ivre-mort.

– Le colonel ?

– Oui, oui, le colonel Lamirande. Je lui ai parlé dans le corridor, il y a à peine quinze minutes.

L'homme à tout faire le regarda d'un air curieux.

– Si vous m'aviez pas dit que vous touchiez pas à la bouteille, j'croirais que vous avez pris un p'tit coup de trop. Ça fait au moins un quart d'heure que le colonel et sa femme sont partis.

Ted esquissa un sourire et lança un clin d'œil à Michel.

– Moi aussi, quand j'baise une femme, ça m'arrive d'oublier le temps qui passe. Vous avez

dû avoir du plaisir avec votre Chinoise.

– Possible que j’aie sommeillé quelques minutes, sans m’en rendre compte.

Le détective jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Déjà dix heures et demie ? Il était quelle heure quand je suis monté ?

– J’sais pas, répondit Ted en haussant les épaules. Peut-être neuf heures et demie, sûrement pas plus tard que moins quart.

Michel ramena la conversation sur le sentier qui l’intéressait.

– Vous avez bien dit que le colonel était parti ?

– Oui, monsieur, lui et sa femme. Ils sont retournés à Montréal. Remarquez que c’est pas nouveau. Il vient ici assez régulièrement, il passe quelques jours, puis s’en retourne. Si vous ne me croyez pas, vous n’avez qu’à regarder dans le parking, son auto est plus là.

– Madame Lamirande conduit ?

– Je pense pas.

– Lamirande a pris de gros risques, ivre comme il était.

Ted faillit perdre patience.

– Baptême ! Puisque je vous dis qu'il n'avait pas bu. J'suis quand même pas fou. Il m'a parlé. Je m'en serais rendu compte. C'est sûr qu'il était pas à jeun, mais de là à être soûl comme un Polonais, y a quand même une maudite marge.

Le grand Beaulac ne comprenait plus rien. Pourtant, quand il avait croisé le colonel, à la sortie de sa chambre, ce dernier avait peine à tenir sur ses jambes. « Il m'a joué la comédie ! Mais pourquoi ! Et s'il n'était pas ivre, qu'est-il allé faire dans ma chambre ? Il ne s'était sûrement pas trompé. »

À ce moment précis, on entendit des pas précipités dans l'escalier. Jacques Brisebois parut dans l'embrasure de la porte de la cuisine.

– Vous êtes là ! Vite, vous deux, venez avec moi. C'est épouvantable.

Brisebois, qui paraissait à son ordinaire un homme excessivement calme, était d'une

nervosité extrême. Ses mains tremblaient et sa figure avait pris la couleur verdâtre d'une personne qui souffre d'indigestion.

Ted s'était levé brusquement en voyant entrer Brisebois.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– La chambre de Lamirande, bégaya Brisebois. La porte était entrouverte... j'ai jeté un œil... sur le lit... une femme... je crois qu'elle est morte... du sang...

Michel déjà s'élançait en direction de l'escalier. Il songeait à Yamata. Avec madame Gauthier, elle était la seule femme présente à l'hôtel à cette heure-là, du moins, c'est ce qu'il croyait.

Le détective s'arrêta sur la pas de la porte. Il y avait bien une femme étendue sur le lit. Michel, cependant, ne la connaissait pas. Du sang s'était répandu sur le couvre-pied de couleur beige.

Ted voulut s'approcher, mais Michel le retint par le bras.

– Non, n'y touchez pas.

– Comment pas y toucher ? Mais, baptême, cette femme-là est peut-être pas morte.

– Oh si, elle l'est sûrement. Elle a dû recevoir cinq ou six coups de couteau.

Le grand détective se pencha sur la femme, âgée d'une quarantaine d'années. Elle avait cessé de vivre. Sur le tapis, il y avait un couteau de chasse, l'arme de l'assassin.

– Je vais prévenir la police.

Brisebois avait repris son sang-froid. Il voulut sortir de la chambre, mais Ted l'en empêcha.

– Pas si vite, pressez-vous pas. D'abord, ça ramènera pas madame Cardier. Puis, comme monsieur vient de le dire, il s'agit d'un meurtre. On rit pas avec ça. Moi, je dis qu'on devrait tout d'abord essayer de rejoindre monsieur Hubert.

– Jolin ?

– Oui, il a été dans la police. Il va savoir quoi faire pour pas que ça cause trop de scandales. Faut jamais mettre les bœufs devant la charrue, ajouta l'employé en déformant complètement le proverbe. Michel intervint :

– Vous connaissez cette femme ?

– Oui, c’est madame Cardier. Elle a loué un chalet à madame Philomène. Vous saviez qu’en plus de sa maison de pension, madame Gauthier avait des chalets sur le bord du lac ?

– Non.

– Madame Cardier en avait loué un. En hiver, ces chalets-là sont pas loués souvent. Les routes jusqu’au lac sont mal entretenues et même si ce sont des chalets bien finis, c’est pas chaud en hiver.

Michel avait sorti un mouchoir de sa poche. Il fit signe aux deux hommes.

– Si vous voulez bien, sortons d’ici, retournons à la cuisine, nous pourrons mieux analyser la situation.

Et c’est en se servant de son mouchoir comme d’un gant, qu’il tira sur la poignée de la porte.

– L’important, pour le moment, c’est de pas réveiller les autres.

Le trio était revenu à la cuisine. Ted sortit une bouteille de cognac d’une des armoires.

– Ça va nous remonter le « canayen ». Sûr que vous voulez pas en prendre ? ajouta-t-il en regardant Michel.

– Non, merci, mais je vais faire chauffer le café.

Ted servit un verre à Brisebois, puis s'en vida trois ou quatre onces qu'il avala d'un seul trait. Il se racla la gorge en murmurant :

– Ça fait du bien par où ça passe.

– Faudrait prévenir madame Gauthier, elle ne dort sûrement pas, fit Brisebois.

Puis, se tournant vers Michel, il lança avec un air narquois :

– D'ailleurs, je me demande bien qui peut dormir quand on s'engueule, puis quand d'autres parlent comme, s'ils avaient le feu au derrière ? Moi, j'suis pas d'accord avec vous, Ted. Faut prévenir la police tout de suite et faire arrêter les Lamirande avant qu'ils aient le temps de se cacher.

Beulac avait fini de faire chauffer le café, il s'en servit une tasse et Ted voulut sortir le pot à

lait du réfrigérateur.

– Non, non, inutile, je le prends noir. Il s’assit face à Brisebois.

– Vous croyez que c’est le colonel qui...

– Qui voulez-vous que ce soit ? La morte est dans sa chambre. Il quitte l’hôtel à toute vitesse avec sa donzelle. Aux dernières nouvelles, il devait pourtant passer la fin de semaine ici.

– C’est vrai, fit Ted. Mais moi, je peux vous assurer d’une chose. J’ai parlé à Lamirande avant de partir. Il avait pas l’air d’un gars qui vient de commettre un meurtre.

Brisebois le coupa :

– Parce que vous, vous en avez rencontrés souvent des gars qui viennent de commettre un meurtre !

– Hé toi, le petit vendeur de terrains, viens pas rire de moi, j’aime pas ça. T’as compris ? Le colonel, quand il est parti, paraissait très calme. Il m’a même dit de garder la boîte qu’il m’avait confiée, qu’il me téléphonerait à ce sujet-là. Un homme qui se sauve emporte avec lui ses objets

précieux.

Brisebois venait de se verser un second verre de cognac et déjà, la boisson commençait à lui faire dire des sottises.

– Toi et ta grande gueule, Ted, tu vas nous faire croire que les clients te confient leur trésor ?... Fais-moi rire.

– Ris tant que tu voudras, le jeune, si tu me crois pas, je vais te prouver le contraire. Cette boîte-là, le colonel m'a dit qu'il y tenait comme à la prunelle de ses yeux. C'est-y assez fort pour toi ? Je vais vous la montrer.

Et vivement, il sortit de la cuisine. Brisebois aussitôt, se pencha vers Michel et lui confia en secret :

– Faut pas croire tout ce que dit Ted. Plus menteur que lui, ça ne se fait plus. Il invente des mensonges et il les répète tellement souvent qu'il finit par les croire lui-même.

Quelques instants plus tard, Ted revint avec une boîte enveloppée dans du papier brun. Il y avait un nom et une adresse écrits sur le papier.

– Tenez, ça appartient bien au colonel. C’est écrit ici... son nom... vous voyez ?

Michel rapidement nota l’adresse. « 2244 est Saint-Zotique... 2244, c’est facile à retenir. »

Brisebois demanda :

– Qu’est-ce qu’il y a là-dedans ?

– Vous saurez, monsieur « chose », que lorsqu’on me confie quelque chose, on peut me faire confiance. J’ai pas ouvert la boîte. Elle est telle que le colonel me l’a donnée. Elle était mal enveloppée comme ça quand il me l’a remise.

Le vendeur de terrains, rapidement, tira sur le papier qui entourait la boîte de forme rectangulaire. Il en souleva le couvercle.

– Qu’est-ce qu’il peut y avoir là-dedans ? Cinq autres boîtes ! Des boîtes carrées en bois avaient été placées dans la plus grande boîte en carton. Cependant, il y avait un espace de libre. Il devait y en avoir six à l’origine.

Michel n’eut pas besoin d’attendre que Brisebois ait ouvert l’un des coffrets pour comprendre.

– On dirait une tête de « nègre », murmura Ted.

– Une sculpture... c'est laid, c'est pas regardable, ajouta Brisebois.

Puis, se tournant vers Ted, il ajouta :

– Vous allez nous faire croire que ces « cochonneries » valent une fortune ? C'est peut-être des souvenirs de guerre du colonel, ça se peut qu'il y tienne mais moi, je ne donnerais pas trente sous pour ça.

– Il devait y avoir six coffrets dans cette boîte, fit Michel. Il s'agit probablement d'une collection.

Prenant une décision, il demanda :

– Vous savez où se trouve monsieur Jolin ? Je crois qu'il serait temps de lui demander ce qu'il pense de toute cette affaire.

Ted se leva.

– Il doit être au Grey Rock. Il m'a parlé du policier manchot qui pensionne là-bas. C'est un de ses amis, je parierais qu'il est allé le voir.

– Tentez de le joindre et demandez-lui de

venir ici au plus tôt.

L'homme à tout faire sortit de la cuisine tout juste comme Michel lui recommandait :

– Inutile de tout lui conter...

Mais déjà, Ted ne l'écoutait plus. Une idée venait de germer dans sa tête.

« Moi, j'veux le connaître, cet homme bionique. Si Jolin est si ami que ça avec lui, il peut sûrement l'amener ; en tout cas, je ne perds rien à lui demander. »

III

Le Manchot perd patience

La très aguichante veuve, Josée Riendeau, n'avait pas mis une éternité à se consoler de la mort de son mari. Et le gibier qu'elle avait attiré dans son filet n'était pas le moindre. Elle était très fière de sa capture.

« On dit partout que ce Manchot est un intouchable, qu'il est insensible aux charmes des femmes, que son cœur s'est fermé à jamais à l'amour. Eh bien, il n'a pas su me résister longtemps. »

Josée, à la mort de son mari, se sentait perdue devant cette fortune qu'elle ne savait comment gérer. Elle avait fait comprendre à Robert Dumont qu'elle avait besoin des conseils judicieux d'un homme d'expérience.

– Vous feriez beaucoup mieux de consulter un notaire ou encore un homme d'affaires. Moi, vous savez...

– Ne dites pas ça. Moi, je vous fais confiance. Les hommes d'affaires et les notaires, ne pensent qu'au fond de leurs poches. Je suis certaine que vous saurez très bien me conseiller.

Josée ne se cachait nullement pour dire qu'elle avait trompé son mari presque régulièrement.

« Il le savait quand je l'ai épousé, avait-elle confié au Manchot. J'étais trop jeune pour lui. Et puis, je ne vous cacherai rien en vous disant que j'adore faire l'amour. Un vieux, comme mon mari, était loin de pouvoir combler tous mes désirs. »

Dumont eut quelques entrevues avec la jeune veuve. Il la référa à un notaire puis à un employé de fiduciaire, spécialiste dans les placements.

Dès la troisième rencontre, Josée, qui avait jusque-là paru froide au Manchot, changea d'attitude. Elle délaissa ses allures de grande dame distinguée. La robe qu'elle avait mise,

s'enroulait, tel un serpent, autour de sa taille et le décolleté plongeant laissait voir que les seins n'avaient besoin d'aucun soutien. À la fin de la soirée, voulant le remercier, elle l'embrassa, timidement d'abord, puis perdant toute réserve, elle laissa sa passion se déchaîner. Le Manchot dut même s'avouer qu'il avait rarement rencontré une femme aussi fougueuse, aussi insatiable. Mais, tout de suite, le détective avait mis cartes sur table. Il ne voulait pas se laisser prendre au jeu de l'amour. Il voulait garder son entière liberté.

– Je suis parfaitement d'accord, avait dit Josée. Si je vous rencontre avec une autre femme, je ne suis pas celle qui vous fera une crise de jalousie. Je vous laisse votre entière liberté, Robert, tout comme je désire conserver la mienne. Pour le moment, je suis votre cliente et j'insiste pour payer vos services.

Dumont, cependant, détestait cette situation. Il n'avait pas du tout l'âme du gigolo qui se fait payer pour apporter un peu de diversion dans les débats amoureux des femmes en mal de sexe.

Aussi, quand il avait proposé à Josée de l'amener dans les Laurentides, une fin de semaine, il avait insisté pour qu'on laisse tous les soucis à Montréal.

– Toi et moi, nous allons passer une fin de semaine d'amoureux, seuls, tous les deux. Je ne veux pas qu'il soit question de ta fortune.

Elle l'avait embrassé avec passion.

– Tu es adorable et j'accepte avec plaisir. D'ailleurs, il est grandement temps que je t'oblige à prendre un petit congé. Tu es en train de te tuer au travail. On dirait que tu as perdu le goût de vivre. Tu sais, Robert, il y a autre chose que les criminels et les assassins dans la vie.

Et elle avait obligé le Manchot à ouvrir les yeux, à se rendre compte que l'existence qu'il menait depuis plus d'un an n'était qu'un baume qu'il appliquait sur les blessures que la vie lui avait causées. Ça ne guérissait rien, au contraire, ça ne faisait qu'entretenir le mal.

Robert Dumont avait retenu une des plus belles chambres de Grey Rock. Athlète accompli,

il était excellent skieur et Josée, sans être experte, était loin d'être une novice.

Aussi, ce vendredi-là, après quelques descentes dans les montagnes, le couple était rentré à l'hôtel pour déguster un excellent repas arrosé du meilleur vin.

Vers sept heures du soir, Josée jugea qu'elle avait besoin de repos.

– Ce grand air, ça fatigue et si on ne se repose pas, chéri, à dix heures, nous serons exténués.

Et, après une cession amoureuse des plus mouvementées, épuisé, le couple s'endormit dans les bras l'un de l'autre. Ce fut la sonnerie du téléphone qui réveilla le Manchot. Rapidement, il jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet.

– Neuf heures dix ! Il me semble que c'est impossible.

Il décrocha le récepteur. Josée, qui venait de s'éveiller elle aussi, glissa ses bras autour du cou du Manchot. Elle colla son corps nu contre celui du détective et se mit à l'embrasser et à le mordre dans le cou, l'empêchant presque de prendre la

communication.

– Robert Dumont ?

– Oui, c'est moi.

– Je ne vous dérange pas, j'espère ?

– Pas du tout, j'étais à faire ma toilette.

– menteur, murmura Josée.

– Quand j'ai entendu dire que vous étiez au Grey Rock, je n'ai pu m'empêcher de vous appeler. Vous savez qui parle ? reprit la voix.

Dumont détestait ce genre de devinettes, d'autant plus que les caresses de Josée l'empêchaient de se concentrer. Mais, heureusement, l'homme ajouta :

– Hubert Jolin !

Le Manchot poussa une exclamation de surprise :

– Hubert, non, c'est vrai ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vus !

– Et comment ! J'habite Saint-Jovite, je suis à ma retraite et je m'ennuie à mourir. J'aimerais

bien qu'on puisse se voir, si ça ne te dérange pas trop.

– Mais ce sera un plaisir.

Gentiment, il chercha à repousser Josée qui se cramponnait à lui. Il parvint à jeter un coup d'œil à sa montre.

– Si tu es libre, dans trente minutes, on pourra se rencontrer... dans la salle de danse, pourquoi pas ? Je ne suis pas seul et...

– Écoute Robert, si tu préfères...

– Je t'attends dans trente minutes, je te présenterai mon amie. À tantôt.

Il raccrocha. Josée aussitôt, prit un petit air boudeur.

– Tu n'aurais pas pu lui fixer le rendez-vous dans une heure ?

Il l'embrassa du bout des lèvres.

– Nous sommes tous les deux reposés et nous avons toute la nuit devant nous.

Josée bondit hors du lit.

– Quand tu chercheras à fermer l'œil, je te

rappellerai tes paroles, fit-elle en se glissant dans la salle de bain.

Vingt minutes plus tard, le Manchot et sa compagne entraient dans la salle de danse du Grey Rock. Presque immédiatement, même si elle lui tournait le dos, Robert Dumont reconnu la blonde, assise au bar et déjà entourée de trois jeunes hommes.

– Maudit ! Mais qu'est-ce qu'elle fait ici ?

– Qu'est-ce qu'il y a, Robert ? demanda Josée.

– Je suis certain que c'est Candy ! Là, au bar.

– Mais, c'est vrai. Quel hasard ! Le Manchot serra instinctivement le bras de sa compagne et se pinça curieusement les lèvres.

– Je ne crois pas à ce genre de hasard ! Mais comment a-t-elle pu savoir que nous venions nous réfugier ici ?

– Allons, Robert, ne sois pas de mauvaise humeur. Tu viens de l'admettre toi-même. Personne ne savait que nous venions ici.

Un garçon conduisit le Manchot et sa compagne à une table. À cet instant, Candy les

aperçut.

– Ça, par exemple ! Robert ! Rapidement, elle se leva de son siège et se dirigea vers la table du couple :

– Si je m’attendais à ça, fit Candy. Quand vous m’avez donné congé, Robert, j’ai téléphoné à une amie et elle m’a invitée à passer une fin de semaine à son camp.

– Où est-elle ? demanda le Manchot d’un air sceptique.

– Elle n’arrivera que demain matin, mais ses parents sont ici. Ce sont eux qui m’ont conseillé de venir m’amuser au Grey Rock.

Puis, se tournant vers Josée, elle lui tendit la main :

– Comment allez-vous madame ?

– Merveilleusement bien, répondit la jeune veuve avec un sourire épanoui.

– Madame Riendeau et moi sommes venus dans la région pour...

Robert Dumont hésitait. Josée comprit qu’il

cherchait une excuse à servir à son employée.

– Pour nous amuser, coupa-t-elle brusquement. Robert a besoin de se changer les idées et quoi de mieux qu'une fin de semaine d'amoureux, vous n'êtes pas de mon avis, mademoiselle Varin ?

Le Manchot avait rougi comme un collégien qu'on vient de prendre en faute.

– Je vous envie, avoua Candy, et je suis surtout heureuse pour Robert. Mais je ne vous dérangerai pas plus longtemps, j'ai des amis qui s'impatientent...

Elle allait s'éloigner lorsqu'elle vit un homme s'approcher de la table. Elle le connaissait de vue, elle avait dû le rencontrer à la pension. Candy comprit que son jeu allait être découvert et voulut s'éloigner mais déjà, Hubert Jolin était devant elle.

– Mademoiselle, fit-il en saluant Candy.

Puis, il serra la main du Manchot avec vigueur.

– Comment vas-tu, Robert ?

Le détective privé fit les présentations.

– J’ai aperçu mademoiselle chez madame Gauthier, fit l’ex-policier.

Et esquissant un sourire, il ajouta :

– Il serait difficile de ne pas la remarquer. Tu n’as pas changé, tu as toujours su t’entourer de jolies femmes.

Candy poussa un soupir de soulagement. Le nom de Gauthier n’avait pas trahi son secret, ce pouvait être celui de son amie.

– Je vous laisse, fit la grassouillette blonde.

Le Manchot, la sentant mal à l’aise, décida de prolonger son supplice.

– Mais pourquoi nous abandonner ? s’écria-t-il. Hubert est seul et si j’ai bonne souvenance, il ne détestait pas danser et il avait un faible pour les jolies femmes.

– Si vous pouviez demeurer avec nous, mademoiselle, ça me ferait excessivement plaisir.

Candy ne pouvait refuser. Elle prit donc place entre Jolin et la belle Josée. Pendant que les deux

policiers se rappelaient des souvenirs, les deux femmes échangeaient des propos anodins. Cependant, la jeune veuve semblait prendre un malin plaisir à torturer Candy par des phrases pleines de sous-entendus. « Quand Robert me caresse avec sa main artificielle, je sens comme des courants électriques qui me traversent tout le corps », lui confia-t-elle en secret.

Puis, un peu plus tard, avec un petit sourire malicieux, elle refusa la consommation que lui offrait l'ex-policier Jolin.

– Je dois surveiller ma ligne, dit-elle. Robert adore les femmes à la taille mince, n'est-ce pas, chéri ?

Candy réprima une grimace, et se leva :

– J'aime danser le cha-cha-cha, vous aussi, j'espère, monsieur Jolin.

Et le couple s'éloigna.

C'est environ une heure plus tard qu'un garçon s'approcha de la table du quatuor.

– Excusez-moi, on vous demande au téléphone, monsieur Jolin.

– Moi ?

– Oui, c'est Ted de la pension. Il semble très nerveux. Il veut absolument vous parler. Il sait que vous êtes ici.

Jolin s'excusa auprès de ses amis. Lorsqu'il revint, il avait complètement changé d'attitude. Sa figure avait un air dur, il marchait d'un pas saccadé. Robert Dumont retrouva presque instinctivement le policier qu'il avait connu durant des années.

– Un drame vient d'arriver à la pension de madame Gauthier. Un meurtre a été commis.

Candy, très pâle, se leva. En entendant le nom de Gauthier, le Manchot avait lancé un regard à sa collaboratrice.

– La police officielle n'a pas encore été prévenue. Ted, l'homme à tout faire de la pension, a préféré me prévenir le premier.

Se tournant vers Josée, Jolin demanda d'un air embarrassé :

– Madame, vous m'en voudriez beaucoup si je vous enlevais votre ami pour quelques minutes ?

J'aimerais tellement que tu m'accompagnes à la pension, Robert. Si tu connaissais madame Gauthier, tu ne refuserais pas qu'on aide cette brave femme. Parles-en à ta collaboratrice, elle est charmante. S'il faut qu'un scandale éclate...

– Robert, fit Josée en posant sa main sur le bras du Manchot, tu ne peux refuser ce service à ton ami. D'ailleurs, je t'accompagne. Ça va apporter un peu de piquant dans notre fin de semaine.

Aussitôt, Candy s'interposa entre le Manchot et la jolie Josée.

– Toute une distraction ! Robert est ici pour se reposer et non pour travailler. Je regrette, monsieur Jolin, mais moi, je prends les intérêts de mon patron. Si vous le voulez, je vous accompagnerai, mais laissez votre ami profiter de sa fin de semaine.

Robert Dumont ne comprenait plus rien. Jamais il n'avait senti Candy aussi nerveuse, aussi rendue.

– Il semble que je suis assez vieux pour

prendre moi-même mes décisions.

Repoussant légèrement Candy, il prit la main de Josée.

– Puisque ça semble te plaire, allons-y. Après tout, ça ne m’engage absolument à rien. Tu viens avec nous, je suppose, Candy ?

Devant l’hésitation de sa blonde collaboratrice, Manchot ajouta :

– Allons, tu ne peux refuser d’aider la mère de mon amie, madame Gauthier, car c’est bien là que mon employée est en pension, n’est-ce pas, Hubert ?

L’ex-policier approuva d’un mouvement de tête et Candy comprit que son jeu avait été démasqué. « Je vais passer pour une belle hypocrite, surtout quand Robert se rendra compte que Yamata et Michel sont à la même pension que moi. »

– Oui, je vais avec vous, fit-elle, comme si elle venait de prendre une décision, mais auparavant, Robert, j’aurais deux mots à vous dire, en particulier.

Josée se sentit visée.

– Ne vous gênez pas pour moi, mademoiselle Candy, d'ailleurs, Robert et moi nous n'avons aucun secret, l'un pour l'autre.

Le Manchot coupa court à la discussion.

– Tu auras tout le temps voulu pour me raconter ça lorsque nous serons à la pension, Candy. Si je t'ai bien compris, Hubert, on a préféré attendre tes directives avant de prévenir la police provinciale ?

– Exactement.

– Eh bien, je saute dans ma voiture et je te suis. Tu peux monter avec lui, Candy. Mais n'allez pas trop vite, je ne veux pas vous perdre. J'ignore moi, où se trouve la pension de l'amie de Candy.

Et le Manchot sortit de la salle de danse, le sourire aux lèvres. Josée le suivait. Quant à Candy, elle marchait la tête basse, tel un condamné qui s'avance vers l'échafaud. Jolin se rendit bien compte que quelque chose n'allait pas, car en ouvrant la portière de sa voiture, il

demanda à Candy :

– Vous ne vous sentez pas bien ?

– Si, mais je crains la réaction de Robert. Il ignore que son bras droit, Michel Beaulac, sa petite amie Yamata et moi, sommes venus le rejoindre à Saint-Jovite. Nous voulions lui faire une surprise..., mais j'ai l'impression qu'il aurait préféré être seul avec sa nouvelle amie.

Jolin, après avoir fait monter Candy dans la voiture, fit le tour et s'installa derrière le volant.

– La curiosité, qui a perdu notre mère Ève, sera toujours le péché mignon de la femme, n'est-ce pas, mademoiselle ? Mais ne vous en faites pas.

Il mit sa voiture en marche.

– Si Ted a dit vrai, si un meurtre a été commis, Robert sera beaucoup trop occupé à vouloir résoudre ce mystère avant moi pour penser à autre chose.

Mais, Candy était loin d'en être sûre.

En apercevant Michel, le Manchot fronça les sourcils, eut un petit mouvement d'impatience, puis demanda à voix basse, d'une voix qui cherchait à dominer la colère :

– Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

– Candy ne vous l'a pas dit ? Nous avons tous décidé de venir faire du ski. C'est elle qui a choisi Saint-Jovite.

– Tous ? Qui ça, tous ?

– Candy, Yamata et moi.

– Car Yamata est là, elle aussi ?

Heureusement, Josée Riendeau, qui venait de reconnaître Michel, fit tourner la conversation.

Tout le monde était maintenant debout à la pension Gauthier, tout le monde à l'exception de Yamata. Michel s'était rendu à sa chambre et voyant qu'elle dormait, il n'avait pas osé la réveiller.

« Elle apprendra bien assez tôt, ce qui s'est

passé. »

Jolin présenta tous ceux qui se trouvaient là et qu'il connaissait.

– Ted, l'homme à tout faire. Voici madame Gauthier, la maîtresse de la pension, le docteur Duguay, monsieur Brisebois, deux pensionnaires, quant aux autres, je ne les connais pas.

En plus de Michel, il y avait deux autres hommes et une jeune femme.

L'un des hommes s'avança :

– Je suis Gérard Beaupré, agent d'assurances, et voici mon amie, mademoiselle Savard. Nous sommes ici pour la fin de semaine.

L'autre homme, sans tendre la main au Manchot, murmura :

– Je m'appelle Victor Magnan, je suis de passage à Saint-Jovite, je viens à peine d'arriver à la maison de pension. J'ai fait le tour des bars de la région, dit-il comme s'il voulait se créer un alibi.

Le Manchot se tourna vers Michel :

– Je suppose que tu sais exactement ce qui s’est passé ?

– Exactement, c’est beaucoup dire. J’étais avec monsieur Ted quand Jacques Brisebois a fait la macabre découverte.

Dumont et Jolin discutèrent quelques instants à voix basse, puis on demanda à madame Gauthier de mettre un appartement à leur disposition.

Le Manchot prit Michel et Candy à part.

– Vous deux, je vous retiens, mais nous parlerons de tout ça une autre fois. Je saurai bien vous apprendre à vous mêler de ce qui vous regarde et à respecter la vie privée des autres.

Le grand Beaulac et sa compagne n’osèrent pas répondre.

– Toi, Candy, tu t’occuperas de surveiller tout le monde dans le grand salon ; Michel, tu resteras avec nous pour les interrogatoires. Pour l’instant, c’est le dénommé Brisebois, celui qui s’appelle Ted et toi que je veux voir.

– Est-ce que je dois réveiller Yamata ?

– Elle dormait lorsque tout ça s’est produit ?
demanda le Manchot.

– Oui, mais il y a certaines choses que je dois vous dire. Par exemple, les six sculptures du colonel. Yamata me cache sûrement quelque chose.

– Bon, si tu juges à propos que je doive la questionner, dis-lui de se lever. Yamata me surprend beaucoup, je n’aurais jamais cru qu’elle pouvait se prêter à ce jeu d’espionnage.

Et d’un pas saccadé, suivi de Jolin, il se dirigea vers l’escalier pour aller jeter un coup d’œil à la victime.

– Nous ferions mieux de prévenir le provincial, fit le Manchot.

Mais, Jolin n’était pas de cet avis.

– De toute façon, ils ne pourront pas envoyer l’escouade avant demain. Alors, nous aurons entre les pattes un jeune blanc-bec qui essaiera de nous montrer notre métier. Prouvons à tous que nous sommes encore de taille à lutter contre le crime et qu’on a bien tort de forcer des policiers

d'expérience à prendre leur retraite.

Comme le docteur Duguay avait pu jeter un œil sur la victime, on le fit venir pour lui poser quelques questions.

– Il est très difficile pour moi de vous dire l'heure exacte à laquelle madame Cardier a pu être tuée. D'après le bref examen que j'ai fait, elle a été assassinée entre dix heures et dix heures trente. L'assassin s'est acharné inutilement sur elle. Le premier coup a sans doute réussi à la tuer.

Jolin demanda :

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Ces vieilles maisons ont des pièces très vastes. L'écho y règne en maître. Madame Gauthier est obligée d'installer des draperies dans les chambres pour couper le son, autrement, on entendrait tout ce qui s'y passe. Si cette femme n'avait pas été tuée du premier coup, elle aurait crié, elle aurait appelé au secours.

Le Manchot demanda :

– Où étiez-vous entre dix heures et dix heures trente, docteur ?

Le médecin hésita une fraction de seconde avant de répondre :

– À ma chambre.

Le Manchot ne put s'empêcher de remarquer :

– Dites donc, les gens se couchent tôt dans les Laurentides. Yamata dormait, vous étiez déjà retiré dans votre chambre et je suppose que tous les autres diront la même chose.

Jolin sentait monter la mauvaise humeur chez son ami. Le Manchot n'avait pas accepté du tout la conduite de ses collaborateurs.

Les deux ex-policiers procédèrent ensuite à l'interrogatoire de Michel, de Ted et de Brisebois. Les trois hommes contèrent ce qu'ils savaient, c'est-à-dire, très peu.

Soudain, Dumont se tourna vers son assistant :

– Qu'est-ce que tu avais de spécial à me dire à propos de certaines sculptures ?

Ted alla chercher la boîte. Jolin et le Manchot examinèrent les cinq têtes d'enfants.

– Un souvenir de guerre, sûrement.

Ted déclara :

– Le colonel m’a demandé de conserver cette boîte très précieusement et de n’en pas dire un mot. S’il n’y avait pas eu ce crime, je n’aurais jamais parlé. Je peux la reprendre ? Monsieur Lamirande a promis de m’appeler. Probable qu’il me demandera de lui faire parvenir son paquet.

– À quel endroit ? demanda Dumont. Vous avez son adresse ?

– Oui, elle est inscrite sur le papier brun qui enveloppait la boîte.

Le Manchot inscrivit l’adresse dans son calepin.

– Je suppose que vous désirez poser quelques questions à Yamata ?

– Non, fit sèchement le Manchot. Moi, je crois ce qu’elle t’a dit. Si toi tu n’as pas confiance en la personne que tu aimes, je te plains. Fais venir madame Gauthier et ensuite, laisse-nous.

Le grand Beaulac osa demander :

– Je ne pourrais pas assister aux interrogatoires. Trois têtes, ça vaut mieux que

deux, pas vrai ? ajouta-t-il avec un sourire qui ressemblait à une grimace.

– On peut facilement se passer d’une tête comme la tienne. Allons, messieurs, laissez-nous.

Quelques instants plus tard, ce fut autour de la maîtresse de pension de subir l’interrogatoire des deux ex-policiers.

– Vous connaissez bien cette dame Cardier ?

– Non, pas du tout, c’est la première fois qu’elle me loue un camp. Je sais qu’elle portait le prénom de Réjane. Elle a payé à l’avance en me postant un chèque.

– Donc, elle avait retenu le camp depuis quelques jours ?

C’est Jolin qui avait posé cette question.

Madame Gauthier y répondit.

– Oui. Elle m’a téléphoné il y a plus d’une semaine me demandant si c’était bien dans ma maison de pension que logeait le colonel Lamirande.

Jolin et le Manchot se regardèrent. Donc, cette

dame Cardier connaissait bien le colonel. La maîtresse de pension continuait son court récit.

– Elle a voulu savoir, si tout près de ma maison de pension, il y avait d'autres chambres à louer. Elle voulait venir à Saint-Jovite, mais j'ai eu l'impression qu'elle préférait loger ailleurs qu'ici.

– À cause de la présence du colonel ? demanda le Manchot.

– Probablement, remarquez que je ne suis sûre de rien. Je peux facilement me tromper. En tout cas, je lui ai proposé de se loger dans un de mes camps et elle a accepté. Elle est arrivée ce matin et elle est venue à l'hôtel après le dîner.

– A-t-elle rencontré le colonel ?

– Je l'ignore. Je l'ai vue échanger quelques mots avec Victor Magnan, mais je ne peux pas dire s'ils se connaissent ou non. Ils ont cessé de parler lorsque je suis entrée et Magnan est sorti de la pièce.

Jolin demanda :

– Ce Magnan, je ne l'ai jamais vu ici, c'est la

première fois qu'il est votre pensionnaire ?

– Oui. Lui aussi, il a réservé la semaine dernière. Il m'a dit qu'il était malade et qu'il avait besoin de repos.

Jolin ne semblait pas avoir d'autres questions à poser. Quant au Manchot, avant que madame Gauthier ne se retire, il déclara d'un air narquois :

– Je suppose qu'il est inutile de vous demander où vous étiez entre dix heures et dix heures rente ?

– À ma chambre, répondit-elle.

– Je ne m'en serais jamais douté, se moqua le détective privé. Êtes-vous bien certaine, madame Gauthier, de ne pas servir des somnifères à vos invités ?

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Rien, je me comprends. Au fait, votre fille arrive demain ?

– Ma fille ? Laquelle ? J'en ai cinq mais elles viennent rarement me voir.

– Je dois me tromper. Vous pouvez vous

retirer. Dites à mon ami Beaulac d'attendre nos ordres, avant de faire entrer quelqu'un d'autre.

Lorsque la porte se fut refermée derrière madame Gauthier, le Manchot laissa éclater sa colère. Il donna un violent coup de poing sur la table et un cendrier de vitre glissa sur l'épais tapis.

– Dire que moi, pauvre imbécile, je paie leur salaire pendant une fin de semaine, pour leur permettre de m'espionner. Une bête de cirque, un être anormal qu'on scrute de près, voilà ce que je suis devenu.

– Allons, Bob, calme-toi. Tu sais bien que tes assistants ne veulent que ton bonheur. Depuis un an, on chuchote partout que tu refuses de te laisser amadouer par une femme, que jamais tu ne te marieras, que la femme qui réussira à éveiller chez toi un sentiment n'existe pas... alors mets-toi à la place de tes employés. Voilà qu'enfin tu sembles t'intéresser à quelqu'un. Ils n'en croient pas leurs yeux. Ils veulent vérifier. S'ils sont venus ici, ce n'est pas pour t'espionner mais plutôt pour veiller sur toi.

– Essaie de faire croire ça à d'autres. De toute façon, ils ont gâché ma fin de semaine et je retourne à Montréal.

– Tu n'es pas sérieux ?

– Oui, je pars dans quelques minutes. Quant à moi, je te conseille de prévenir immédiatement la police provinciale. Tu as déjà trop tardé.

Et le Manchot ajouta :

– Je ne veux pas que mon nom soit mêlé à cette affaire, tu m'as bien compris, Hubert ?

– Comme tu voudras.

L'ex-policier semblait déçu :

– J'aurais tellement aimé qu'on poursuive notre enquête, ensemble, il me semble que nous aurions fait une bonne paire, comme autrefois.

Dumont répliqua sèchement :

– Si jamais tu veux vérifier ça, tu n'as qu'à venir me voir. Je t'engagerai.

– Oh, je n'ai pas besoin de charité.

Le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Tu n’as pas changé, toujours aussi susceptible,

– Il me semble que, dans les circonstances, tu es fort mal placé pour me faire la morale.

Dumont expliqua :

– Comprends donc, idiot, que j’ai besoin de bons hommes comme toi. J’en engage régulièrement. Tu pourras diriger des enquêtes, tu ne seras pas obligé de travailler en amateur.

– Je ne dis pas non.

Au bout d’un moment, Jolin demanda :

– Alors, tu ne changes pas d’idée ? Tu retournes à Montréal ?

– Pour ça, oui. Et cette fois, Candy, Yamata et Michel seront obligés de demeurer ici, la Sûreté voudra sûrement les interroger.

– Dans ce cas, Bob, je vais te demander une dernière faveur. Nous allons faire venir Magnan, j’ai quelques questions à lui poser. C’est curieux, mais cette figure ne m’est pas inconnue. J’ai la mémoire des visages, surtout celles des criminels.

– Tu veux dire que ce type ?...

– Je ne sais pas, je n'en suis pas certain. C'est pour cette raison que je veux que tu assistes à cette dernière entrevue. Ensuite, tu pourras partir, moi, je préviendrai le provincial.

Le Manchot accepta. Il fit appeler Michel.

– Fais venir Magnan. Quant aux autres, ils peuvent se retirer dans leurs chambres. Candy et toi également. Les policiers provinciaux poursuivront l'enquête. Quant à Josée et moi, nous rentrons.

– Au Grey Rock ?

– Non, à Montréal, fit le détective d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Au moins là, nous aurons peut-être un peu d'intimité, Josée et moi. Quant à vous trois, si les policiers provinciaux ne vous retiennent pas, je vous veux au bureau lundi matin, à neuf heures.

– Mais, vous aviez dit... risqua Michel.

– Ce que j'ai dit ne compte plus. Lundi matin, neuf heures et va me chercher Magnan, grouille !

Michel avait rarement vu son patron d'aussi

mauvais poil. En passant près de Candy, il murmura :

– Je te dis qu’il n’est pas de bonne humeur. Tu fais mieux de la fermer. Je n’aurais jamais dû suivre ton idée de folle.

Il regarda autour de lui.

– Victor Magnan n’est pas là ?

– Il a demandé la permission de monter à sa chambre pour quelques secondes, répondit la jolie blonde.

– Ça fait longtemps ?

Candy rougit et baissa les yeux.

– Une dizaine de minutes.

– Idiote !

Michel s’élança dans l’escalier en faisant signe à madame Gauthier.

– Venez avec moi.

Lorsqu’il atteignit le second plancher, il demanda :

– Où est la chambre de Magnan ?

– La dernière à gauche.

Michel frappa, mais personne ne répondit. Il ouvrit la porte, la chambre était vide et il n’y avait aucune valise dans la pièce.

– C’est clair, ragea le grand Beaulac, il a dû sortir par la porte qui donne sur l’escalier de sauvetage. Il a pris la fuite ! Il n’y a pas à dire, Candy fait tout pour irriter le patron.

IV

Surprise désagréable

Robert Dumont et sa nouvelle amie, Josée Riendeau avaient rapidement quitté la pension Gauthier. Ils étaient retournés au Grey Rock.

Josée cherchait à chasser la mauvaise humeur de son amant.

– Tu sais bien Robert que Candy et Michel n’ont pas voulu t’espionner.

– Oh, je t’en prie, ne me parle pas d’eux. Je ne demandait qu’une chose à Candy : de demeurer avec tous ceux qui habitent la pension, de les surveiller et voilà qu’elle laisse fuir celui qui nous semble le plus suspect.

La jolie veuve émit son opinion :

– Pour moi, vous faites du mystère avec des riens. L’affaire est pourtant très claire.

– Josée, je t'en prie, si tu veux que nous demeurions de bons amis, ne joue surtout pas à la femme-détective.

La voiture arrivait au Grey Rock. Avant d'ouvrir la portière, le Manchot rompit enfin le silence.

– Eh bien, donne-la ton idée, je vais voir si tu as un bon jugement.

– Je ne sais pour quelles raisons, mais cette dame Cardier en voulait à votre colonel Lamirande. Elle est venue le relancer jusqu'à Saint-Jovite. C'était peut-être une ancienne flamme. De toute façon, il y a eu querelle entre le colonel et la femme, ce dernier s'est laissé emporter, il a tué madame Cardier et ensuite a décidé de fuir en compagnie de son épouse.

Au volant de sa voiture, le Manchot avait écouté, sans les interrompre, les déductions de sa jeune amie.

– Tu n'as rien à envier à Candy ou à Michel, conclut le détective. Je suis persuadé qu'ils raisonnent exactement comme tu le fais. Mais

vois-tu, Josée, les solutions trop faciles sont rarement les bonnes. Je suis certain que Jolin n'est pas de votre avis... et moi non plus.

– Si on montait à notre chambre, nous pourrions continuer à en discuter. Je vais suivre ma première leçon : « Comment devenir un bon détecté privé. »

Se collant contre lui, elle lui caressa la joue avec sa main.

– Mon gros ours a retrouvé sa bonne humeur ? Nous restons ici ? J'ai bien compris que tu voulais donner une leçon à tes employés, mais par contre, tu meurs d'envie de continuer l'enquête.

Subitement, le Manchot ouvrit la portière et déclara :

– J'ai dit que nous retournions à Montréal et nous rentrons. Allons, viens préparer les bagages.

Dans la chambre, tout en plaçant les vêtements dans les valises, Josée avoua :

– Robert, tu me déçois. Oui, je dois l'avouer. Je ne te croyais pas si influençable. Tu n'as qu'à

envoyer promener le grand Michel et les deux femmes. Tu meurs d'envie de continuer d'aider ton ami, le policier Jolin. Pourquoi te punir ?

Le Manchot se retourna, s'approcha de la jeune femme et la prit dans ses bras.

– Qui te laisse croire que je me punis ? Qui t'a dit que je ne voulais pas aider Hubert ? Est-ce que j'ai mentionné un seul instant que j'abandonnais l'affaire ?

Surprise, Josée murmura :

– Mais, puisque nous rentrons...

– Nous retournons à Montréal car pour l'instant, ici, il n'y a plus rien à découvrir. J'ai bel et bien l'intention de me mettre à la recherche du colonel Lamirande.

Josée s'écria :

– Ah, ah, toi aussi tu le soupçonnes d'avoir tué madame Cardier ?

– Non.

Et le détective prit quelques minutes de répit. Il s'assit sur le pied du lit et expliqua à la jolie

brunette :

– Vois-tu, Josée, il y a des questions qui sont demeurées sans réponse. Ça ne semble pas avoir de relations avec le meurtre et pourtant, je suis persuadé du contraire. Pourquoi le colonel Lamirande a-t-il ouvert la porte de la chambre de Michel et a-t-il lancé une de ces fameuses têtes sur le lit ? Pour s'en débarrasser, c'est sûr. Pourquoi ? Il a joué la comédie à Michel en feignant d'être ivre-mort. Mais il tenait tellement à cette tête d'enfant qu'il a envoyé sa femme la récupérer. Pourtant, il quitte l'hôtel quelques minutes plus tard, en laissant les cinq autres têtes à la garde d'un homme à tout faire. Tu y comprends quelque chose ? Si ces têtes ont une valeur inestimable pour le colonel, pour quelles raisons ne les a-t-il pas toutes apportées ?

– Il les a oubliées.

– Oh non. Il les a laissées volontairement à Ted, comptant les reprendre plus tard. Donc, Lamirande n'est pas parti se cacher à l'étranger ou quelque chose du genre. Il a quitté Saint-Jovite, mais avec l'intention d'y revenir dans un

avenir très rapproché. J'en tire donc la conclusion que ni lui ni sa femme ne sont mêlés directement au crime.

– Pourtant, l'heure de l'assassinat...

– Correspond à l'heure du départ de Lamirande et de sa femme. Mais seule l'autopsie fixera exactement l'heure du crime. Supposons, si tu le veux bien, que Lamirande rencontre madame Cardier...

Le Manchot s'était levé et, tout en parlant, il commença à placer ses vêtements dans son sac.

– Il a une discussion avec elle, il ne veut plus la voir et décide de retourner à Montréal. Il quitte la maison de pension et quelques secondes plus tard, madame Cardier est tuée par quelqu'un qui a vu là une chance unique de se débarrasser d'elle tout en jetant la faute sur les épaules de quelqu'un d'autre. C'est donc pour ça que j'en suis venu à la conclusion que la première chose à faire, pour l'instant, c'est de retrouver Lamirande. S'il n'est pas au courant de la mort de madame Cardier, j'ai l'impression que je n'aurai aucune difficulté à entrer en communication avec

lui et...

Soudain, le Manchot s'arrêta de parler. Il fouilla sa poche et en sortit son calepin.

– Idiot que je suis, murmura-t-il, si je veux lui causer avant que la police ne puisse le faire...

Il décrocha le téléphone et demanda à l'opératrice le numéro de téléphone pour entrer en communication avec le service d'information de la région métropolitaine.

Quelques instants plus tard, il donnait l'adresse de Lamirande.

– J'aimerais avoir son numéro de téléphone.

– Vous avez son prénom ?

Le Manchot ne le savait pas ; du moins, il ne l'avait pas inscrit dans son calepin.

– Je l'ignore, mademoiselle, mais...

– Monsieur, je regrette, mais sans le prénom ou l'initiale, il m'est impossible de vous aider.

– Écoutez mademoiselle, je suis Robert Dumont, détective privé de l'agence le Manchot. Je suis à la recherche de ce monsieur Lamirande.

Un nom comme le sien, vous n'en avez sûrement pas des centaines ; si j'avais un annuaire à ma portée, je vérifierais moi-même.

– Si vous voulez bien patienter, je vais voir ce que je peux faire.

Le détective attendit trois minutes qui lui parurent aussi longues qu'une éternité.

– Il y a bien un abonné du nom de J. Lamirande à cette adresse, monsieur, mais je ne puis vous donner son numéro, il est confidentiel.

– Mademoiselle, s'il vous plaît, c'est extrêmement urgent. Vous ne pourriez pas composer ce numéro, simplement pour savoir si monsieur Lamirande est chez lui. Je ne voudrais pas me rendre à Montréal inutilement.

– Je regrette, mais je ne puis vous aider, monsieur. Je n'ai pas le droit de vous donner le numéro et afin de vérifier si ce monsieur est bien chez lui, il vous faudrait passer par l'opératrice et cette dernière ne possède pas le numéro puisqu'il est confidentiel.

– Et même la police...

– Je regrette, monsieur, mais nous sommes obligés de nous conformer aux directives. Encore une fois, je regrette de ne pouvoir vous aider.

Elle avait récité ces phrases d'une voix monocorde, comme un enfant qui répète les leçons de catéchisme qu'il vient d'apprendre par cœur.

Le Manchot raccrocha d'un geste rageur.

– Tu es prête ? Nous avons déjà perdu trop de temps. Si la police y met un peu de zèle, elle entrera en communication avec Lamirande avant moi.

En peu de temps la voiture du détective privé traversa le village de Saint-Jovite pour s'engager sur la route nationale menant directement sur l'autoroute des Laurentides.

Josée demanda tout à-coup :

– Et l'autre, celui qui a pris la fuite, le dénommé Victor Magnan, tu n'y penses plus ?

– Selon moi, Jolin a vu juste. Ce type a déjà eu des démêlés avec la police. C'est probablement un ex-détenu. Même s'il n'a rien à se reprocher,

il n'a pas voulu s'éterniser dans un endroit où un meurtre a été commis.

– Donc, selon toi, il n'a rien à voir avec la mort de madame Cardier ? Pourtant, il la connaissait.

– Parce qu'il lui a parlé une fois, ça ne veut pas dire qu'il était un de ses amis. Je vais laisser cette piste à Jolin. Il a déjà flairé quelque chose de suspect dans le cas de Magnan, je suis persuadé qu'il va s'en occuper.

– Ton ami, le détective Jolin, sait-il que tu te rends à Montréal pour t'occuper de l'affaire ?

Le Manchot esquissa un sourire.

– Oui, il le sait.

Josée était réellement surprise.

– Je lui en ai glissé un mot, dit le Manchot. Il a bien joué la comédie. J'ai voulu laisser croire à Candy et à Michel que je quittais Saint-Jovite à cause d'eux.

Il passait deux heures du matin lorsque la voiture du Manchot arriva dans la métropole. Immédiatement, il se dirigea vers l'est de la ville.

– Ton monsieur Lamirande habite-t-il le même quartier que moi ?

– Non, pas du tout. Mais tu as vu l’heure qu’il est ? Je vais te reconduire.

Josée protesta :

– Robert, tu m’as promis de me laisser enquêter à tes côtés.

– Je n’ai rien promis du tout. Je te téléphonerai demain vers l’heure du dîner et, si tout va bien, nous nous verrons demain soir.

La jolie veuve comprit qu’il était inutile d’insister. Lorsque le Manchot arriva devant la magnifique résidence des Riendeau, il transporta rapidement les deux valises de Josée et l’embrassa sur la joue.

– Je me sauve, si je ne veux pas que les policiers parlent à Lamirande avant moi. Excuse-moi pour notre fin de semaine ratée, fit le Manchot, mais nous nous reprendrons.

Josée regarda la voiture s’éloigner. « Fin de semaine ratée, allons donc. Il jette la faute sur ses employés, mais si nous avons quitté Saint-Jovite,

c'est tout simplement parce que son métier de détective privé passera toujours en premier... avant nous deux... avant moi. »

La voiture du Manchot s'arrêta sur la rue Saint-Zotique, à la hauteur de l'avenue Delorimier.

– 2244, c'est à deux pas. Espérons qu'il est chez lui.

Il devait être environ trois heures du matin lorsque le détective appuya sur la sonnette du 2244. Il attendit trois ou quatre minutes, puis répéta son geste, mais cette fois, il laissa son doigt sur le bouton, beaucoup plus longtemps.

Soudain, il vit une faible lueur sous la porte. Une lumière venait de s'allumer à l'intérieur. Un bruit de pas et bientôt, la porte s'entrouvrit.

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vous savez l'heure qu'il est ?

– Colonel Lamirande ?

– Oui. Vous saurez, mon ami, qu'on ne dérange pas les gens en pleine nuit, comme ça. Revenez demain, si vous avez à me parler.

Lamirande avait une voix sèche, une voix qui n'admettait aucune réplique. Il voulut refermer la porte mais rapidement, le Manchot avait glissé son pied dans l'encoignure.

– J'arrive de Saint-Jovite. Je vois que vous ignorez ce qui s'est passé à la pension Gauthier.

Cette fois, Lamirande ouvrit la porte. Il laissa passer le Manchot, la referma et d'un geste nerveux se mit à lisser ses moustaches.

– Qui êtes-vous ?

– Robert Dumont, détective privé.

Les yeux du militaire brillèrent. Son regard se posa sur la prothèse du Manchot.

– Quand nous aurons le temps, j'aimerais examiner cette prothèse de plus près. J'en ai beaucoup entendu parler.

Le détective ramena immédiatement la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

– Vous avez quitté Saint-Jovite précipitamment, ce soir, colonel.

L'homme répondit sèchement :

– Tout d’abord, monsieur, je vous dirai que ma conduite ne vous regarde pas. Ensuite, si j’avais été seul, je serais probablement demeuré à Saint-Jovite, mais comme ma jeune épouse m’accompagnait, je ne voulais pas lui faire courir de risques inutiles.

Le Manchot regarda autour de lui.

– Vous permettez que je m’assoie ?

– C’est inutile, monsieur Dumont. Même si vous êtes détective privé, ça ne vous donne aucun droit de vous immiscer dans ma vie privée. Dites-moi ce qui vous amène et faites vite, je veux retourner au lit.

Le détective lança alors :

– Après votre départ, on a découvert le corps de madame Cardier, dans votre chambre, elle a été assassinée !

Le colonel reste un long moment sans dire une seule parole. Le Manchot dut admettre qu’il était un homme capable de conserver son sang-froid, de rester le maître de toutes les situations. Seul, ses doigts qui roulaient les pointes de ses

moustaches, montraient un léger signe de nervosité.

Il décida, brusquement, de traverser le salon et il alla fermer une porte donnant sur le corridor.

– Inutile d'éveiller ma femme. Elle apprendra la nouvelle bien assez tôt.

Il se rendit à un petit meuble servant de cabinet à boisson, sortit deux verres et y versa un liquide d'une teinte brunâtre. Cela semblait être du cognac.

– Tenez, fit-il en tendant le verre au Manchot. Je ne vous demande pas si vous en désirez, si vous le refusez, laissez-le là, je le boirai.

Et enfin, il fit signe au détective de s'asseoir.

– Comment se fait-il que vous soyez mêlé à cette affaire ? demanda le militaire.

– Vous connaissez l'ex-policier Hubert Jolin, il habite la pension Gauthier.

– Je connais.

Déjà, le colonel avait vidé son verre et il s'en versa un second.

– Nous avons souvent travaillé ensemble. Comme il savait que j'étais en vacances pour quelques jours, il m'a demandé de l'aider à enquêter sur cette affaire.

Surpris, Lamirande demanda :

– Si madame Cardier a été assassinée dans ma chambre, après mon départ, comment se fait-il que la police n'ait pas tenté de me rejoindre ? Je ne me suis pas caché du tout. Je suis rentré directement ici.

– Jolin a jugé bon de procéder à sa propre enquête avant de prévenir les autorités officielles. D'ailleurs, il reçoit une aide imprévue. Mon assistant, Michel Beaulac, son amie Yamata et Candy Varin, une autre de mes collaboratrices sont tous descendus à la pension Gauthier.

– Le grand type qui accompagne la jolie Japonaise, c'est votre assistant ?

– Oui.

– Il a dû me prendre pour un idiot, il a fallu que je me débarrasse d'une de mes sculptures. J'ai ouvert la porte de sa chambre et je l'ai lancée

sur le lit, j'allais m'éloigner lorsqu'il est arrivé. J'ai dû lui jouer la comédie et faire l'homme ivre.

– Je sais, il m'a tout raconté.

Le colonel se leva et prit un petit coffret qui se trouvait sur la table.

– Vous fumez ? Ces cigares me viennent directement du Mexique. Vous n'en trouverez nulle part sur le marché.

Le Manchot accepta. Il adorait le bon cigare et ceux du colonel semblaient être de premier choix.

– Si vous me disiez maintenant ce qui s'est passé, fit le Manchot. Qui est cette dame Cardier ? Et si vous ne l'avez pas tuée, pourquoi avez-vous quitté la maison de pension en vitesse.

Lamirande, après avoir allumé son cigare, sembla en savourer quelques bouffées. Enfin, il murmura :

– C'est une très longue histoire... Je suppose que votre assistant vous a parlé de la fameuse sculpture que j'ai laissée sur mon lit ?

– Oui, il m'en a touché un mot. Ted, l'homme à tout faire de la pension m'a montré la boîte

contenant les cinq autres têtes.

Lamirande se leva à nouveau. Il ne semblait pas vouloir tenir en place.

– Madame Cardier voulait les six têtes. J'étais prêt à les lui remettre, comme il avait été entendu, mais quand j'ai vu qu'elle avait engagé un tueur à gages pour surveiller ses intérêts...

Le Manchot ne comprenait plus rien.

– Un tueur à gages, dites-vous ?

– Oui, un type qui s'est enregistré sous le nom de Victor Magnan.

Le détective décida de ne pas mettre Lamirande au courant de la fuite de Magnan.

– C'est lui qui me suivait quand j'ai décidé de me débarrasser de la fameuse tête, de la lancer sur le lit où dormait la Japonaise. Ensuite, j'ai rejoint ma femme et elle est allée reprendre la sculpture. Nous avons alors décidé de quitter l'hôtel.

– Laisant les autres sculptures entre les mains de Ted ?

– Oui, j’ai confiance en lui et je le paie bien. Il saura me les conserver... à moins qu’il ne soit obligé de les remettre entre les mains de la police. Ça changerait alors bien des choses.

– Comment ça ?

– Venez avec moi, je vais aller chercher la sculpture. Je l’ai laissée dans ma voiture, dans le coffre-arrière. Vous comprendrez mieux, alors, cette ténébreuse histoire. Je suis stationné dans la ruelle.

Les deux hommes sortirent de la maison. Lamirande marchait au pas militaire, comme s’il était toujours dans l’armée. Il arriva à sa voiture, s’apprêta à ouvrir le coffre-arrière et murmura :

– Ah çà, mais on a forcé la serrure ?

Le Manchot jeta un coup d’œil à l’intérieur de l’automobile. Immédiatement, il ordonna :

– Ouvrez la portière, Lamirande. Il y a un homme étendu sur la banquette arrière.

Et quelques secondes plus tard, les deux hommes reconnurent Victor Magnan. Il était

mort ! Une balle logée entre les deux yeux l'avait
tué.

V

Les six sculptures

Les deux hommes étaient revenus dans le salon de la maison de Lamirande. Le colonel s'était empressé de vider deux verres de cognac, coup sur coup. Il en offrit un au Manchot qui refusa.

– Quand les événements se précipitent de cette façon, je me dois de conserver toute ma tête. Vous permettez que j'emploie votre appareil téléphonique ?

– Vous allez appeler la police ?

Le détective ne répondit pas. Lui-même se demandait exactement ce qu'il devait faire.

– C'est Jolin que je me dois de rejoindre en premier. Si par hasard il n'a pas encore communiqué avec les autorités, je le placerai

dans un joyeux pétrin.

Il téléphona donc à la pension Gauthier et presque immédiatement, on répondit. Le Manchot reconnut la voix de Michel.

– Passe-moi Hubert Jolin, veux-tu ?

– Comment, c'est vous patron ? Y est rien arrivé de grave, j'espère ?

– Je conterai tout ça à Jolin.

– Comme vous voudrez, répondit Beaulac avec beaucoup de déception dans la voix.

L'ex-policier prit rapidement l'appel. Le Manchot le mit au courant de la macabre découverte que lui et Lamirande venaient de faire.

– Les choses se corsent, fit Jolin. Ici, j'ai prévenu les autorités provinciales. Comme je l'avais prévu, deux policiers sont venus. Ils se sont mis en communication avec l'escouade des homicides. Probable qu'il ne se passera rien d'ici demain avant-midi.

Le Manchot demanda :

– Alors, qu'est-ce que je fais ? Je préviens les autorités de la Communauté urbaine de Montréal ? Nous avons maintenant deux cadavres sur les bras, Hubert. On nous fera sûrement des reproches. Par contre, j'aimerais bien causer avec Lamirande, je veux connaître l'histoire des six fameuses sculptures. J'ai bien l'impression que ça a un rapport direct avec ces deux meurtres.

– Une chose est certaine, culpa Jolin, les policiers provinciaux doivent être à la recherche du colonel. Faudrait donc le faire disparaître si tu veux lui parler en paix. Supposons que vous ne vous soyez pas rendus à la voiture de Lamirande, vous n'auriez rien découvert ?

– Absolument rien.

– Tu peux être allé à Montréal, avoir demandé à Lamirande de te suivre et avant qu'on ne vous retrouve, tu auras tout le temps de le questionner,

– Je suppose que les policiers provinciaux savent que je m'occupe de l'affaire ?

– Pas du tout, je n'ai pas mentionné ton nom. Quant à tes assistants, ils ont bien pris garde de

dire quoi que ce soit.

– Dans ce cas, je vais suivre ton conseil. Rien de nouveau à la pension depuis que je suis parti ?

– Non. J’ai continué les interrogatoires. J’ai appris que Brisebois avait cherché à voir madame Cardier durant la journée. Il voulait lui vendre un camp ou un terrain. Il dit ne pas l’avoir rencontrée, mais est-ce bien la vérité ? Ted est persuadé que quelqu’un a fait entrer madame Cardier dans la maison par la porte arrière, autrement, il l’aurait vue. Donc, elle avait un rendez-vous. Quant au docteur Duguay, qui dit avoir échangé quelques mots avec madame Cardier quelques minutes seulement avant le meurtre, il affirme qu’elle voulait retourner immédiatement à Montréal. Elle lui a demandé s’il y avait des autobus en direction de la métropole, tard, le soir. Enfin, madame Gauthier m’a avoué qu’à l’heure approximative du crime, elle s’était rendue à la chambre du docteur. Il n’était pas là, mais elle l’a attendu et ils ont causé jusqu’à ce qu’on les fasse descendre. Elle est amoureuse de lui.

– Et le docteur, l'est-il ?

– Je ne suis pas du tout certain qu'il partage les sentiments de la maîtresse de pension. Il lui laisse certains espoirs, c'est sûr, mais c'est parce que madame Gauthier lui sert de secrétaire. Madame Gauthier a failli se mettre en colère quand je lui ai laissé entendre que je savais qu'elle était la maîtresse de Duguay. C'est le genre de personne scrupuleuse qui ne ferait aucune entrave aux liens du mariage. Présentement, tous sont retournés à leur chambre à l'exception de ton assistant Michel et de Ted, l'homme à tout faire. Lui, il préfère ne pas dormir. Il veut savoir tout ce qui se passe.

La conversation prit bientôt fin. La décision du Manchot était prise. Il ordonna à Lamirande de réveiller sa jeune épouse.

– Je vous amène tous les deux. Quant à l'homme que nous avons trouvé dans votre voiture, nous n'en parlons pas. Vous vous en tenez à une seule version. Vous êtes arrivés de Saint-Jovite, en compagnie de votre épouse, vous avez stationné votre automobile dans la ruelle,

vous vous êtes couchés, je suis venu vous chercher et vous m'avez suivi.

Le colonel fut surpris quand il se rendit compte que son épouse ne dormait pas. Aline savait fort bien qu'il se passait de nouveaux événements et le Manchot décida de la mettre au courant.

– Où nous conduisez-vous ? demanda le colonel.

– Au bureau de l'agence. Nous possédons un vaste gymnase, vous pourrez vous y installer à votre aise. Comme les policiers provinciaux ignorent que je m'occupe de l'affaire, ils ne vous chercheront pas chez moi. Plus tard, au cours de la matinée, je communiquerai avec Jolin et vous suivrez ses directives. Quant à moi, j'ai bien d'autres chats à fouetter que d'essayer de résoudre un mystère qui ne me préoccupe pas plus que ça.

Lamirande et son épouse paraissaient fort surpris de l'attitude du détective privé. Le Manchot, qui avait une idée derrière la tête, expliqua :

– J'ai de nombreux clients, beaucoup de travail, je ne peux donc pas me permettre d'enquêter pour mon simple plaisir. Une agence comme la mienne entraîne beaucoup de dépenses, vous savez.

Le colonel s'écria :

– Vous voulez dire que personne n'a retenu vos services pour cette enquête ?

– Non, j'y ai été mêlé, bien malgré moi, par amitié pour mon vieux camarade, Hubert Jolin.

– Mais dans ce cas, je vous engage, moi. J'ai bien l'impression que je ne tarderai pas à me retrouver derrière les barreaux avec deux accusations de meurtre qui pendent au-dessus de ma tête.

Le Manchot calma son enthousiasme.

– Avant de refuser ou d'accepter votre demande, dit-il, je veux entendre votre histoire. Je déteste les personnes qui me cachent la vérité. Je veux que vous me disiez tout. Ensuite, je jugerai si je dois poursuivre l'enquête.

– Je comprends.

Aline chuchota quelque chose à l'oreille de son mari. Le colonel sembla l'approuver.

– Elle a raison. Pour vous prouver ma sincérité, Dumont, je vous avoue qu'Aline et moi ne sommes pas mariés ? Aline l'est, mais pas moi. Elle a quitté son mari mais ce dernier veut absolument qu'elle reprenne la vie à ses côtés. Il est même venu nous relancer jusqu'à Saint-Jovite.

– Ah ! À la maison de pension ?

– Oui et pour se moquer d'Aline, il est arrivé là-bas avec une fort jolie fille. Mais je les ai surveillés et ils ne partagent pas la même chambre. Vous les avez rencontrés, d'ailleurs. Son mari s'appelle Gérard Beaupré. Quant à sa supposée secrétaire, c'est une demoiselle Savard, je crois.

« Un autre suspect, songea le Manchot. Voilà un homme qui a tout intérêt à faire condamner le colonel pour meurtre. »

La voiture venait d'arriver devant les bureaux de l'agence. Le Manchot les fit entrer dans son

vaste bureau.

– Madame, si vous préférez vous reposer, vous pouvez dormir dans le gymnase. Le colonel et moi en aurons beaucoup à nous dire.

– Je préfère demeurer avec vous. D’ailleurs, je n’ai plus du tout sommeil.

Le Manchot pria ses futurs clients de s’asseoir. Il s’installa dans son fauteuil pivotant, alluma un cigare, ferma les yeux et murmura :

– Je vous écoute, Lamirande. Racontez-moi l’histoire de ces fameuses sculptures. Elles ont sûrement une énorme valeur puisqu’on a tué au moins une personne pour pouvoir vous enlever une d’elles.

Et le colonel commença son récit.

*

Au début de l’automne, le colonel Lamirande avait accepté une offre du gouvernement canadien. Avec d’autres militaires, il se rendit au

Ghana afin d'aider à l'établissement de nouvelles installations militaires. Cette base était en partie subventionnée par le Canada et les États-Unis.

Armand Cardier était au Ghana depuis déjà quelques mois. C'est là que le colonel Lamirande avait fait sa connaissance.

Au bout de quelques semaines, Cardier fut pris d'une violente fièvre. Les médecins perdirent espoir de lui sauver la vie. C'est alors qu'il convoqua six de ses camarades militaires.

Il leur montra les fameux coffrets.

– Regardez ces sculptures, leur dit-il. C'est le chef d'une tribu qui m'en a fait cadeau. Il a eu six garçons qui sont tous morts au cours de l'incendie d'un village dans la jungle. Ces six figurines représentent ses enfants. Elles ne ressemblent pas nécessairement à leurs modèles ; ce sont des sculptures assez primitives.

Et c'est alors que Cardier montra les yeux brillants des têtes d'enfants.

– Au début, j'ai cru que c'étaient de véritables diamants. Mais non, il s'agit d'une pierre très

brillante qui a pourtant une certaine valeur. Le chef de la tribu m'a dit que ces sculptures valaient une petite fortune. Peut-être était-ce parce qu'il croyait qu'il s'agissait de diamants, ou encore, que pour lui, ce souvenir n'avait aucun prix. Donc, j'ai accepté ces sculptures. Maintenant que je suis condamné par les médecins, je voudrais faire parvenir de l'argent à mon épouse. Nous ne sommes pas très riches. Alors, j'ai pensé vous vendre ces sculptures.

Lamirande et les autres ne se montrèrent pas enthousiastes. D'autant plus que Cardier croyait obtenir mille dollars par figurine.

– Jamais je ne paierai ce prix-là. Qu'est-ce que je ferai de cette sculpture ? dit l'un des militaires, c'est un souvenir qui coûte très cher.

Et après plusieurs heures de discussion, Cardier décida de laisser aller les coffrets et leur contenu au prix de trois cents dollars pièce.

Après un séjour de deux mois au Ghana, le colonel Lamirande revenait au pays. C'est quelques semaines plus tard que Réjane Cardier se mettait en communication avec lui.

Elle avait reçu de son mari, la somme de mille huit cents dollars, soit le total du montant accumulé par la vente des sculptures.

– Je n’ai nul besoin d’argent, déclara-t-elle. Je veux absolument conserver ce souvenir de mon mari. Je suis prête à racheter les six sculptures.

Lamirande lui apprit alors que les statuettes se trouvaient entre les mains de six personnes différentes.

– Moi, j’en possède une, mais les autres, j’ignore s’ils les ont gardées. Ils peuvent aussi bien les avoir vendues ou jetées.

– Non, non, je ne veux pas le croire. Il faut les retrouver. Je veux que vous vous en chargiez, colonel. Je suis prête à vous récompenser. Je paierai mille dollars par figurine.

On imagine que la réaction de la veuve mit la puce à l’oreille de Lamirande. Il se rendit chez un expert bijoutier et lui demanda d’examiner les yeux de sa tête sculptée.

– Il faudrait presque que je les retire de la figurine pour vous dire la valeur exacte de ces

deux pierres. Mais ce n'est pas du diamant. Ça a quand même une certaine valeur.

– Mille dollars ? risqua le colonel.

– Non, je ne le crois pas.

Et à la demande de Lamirande, le bijoutier tenta de retirer l'un des yeux pour examiner la pierre et l'évaluer à sa juste valeur. Comme il allait retirer l'œil, un peu de poudre sortit de l'orbite.

– Pourtant, c'est du bois. Si je creuse profondément, il se peut que je ne puisse replacer l'œil. On semble avoir mis une sorte de plâtre dans l'orbite.

Mais le colonel n'était pas un idiot. Tout de suite, il avait deviné que les sculptures devaient cacher un certain secret.

Sans attirer l'attention du bijoutier, il mouilla son doigt et ramassa un peu de poudre. Quelques instants plus tard, il portait le doigt à sa bouche.

« Incroyable, il se peut que ces petites têtes soient bourrées d'héroïne. Dans un tel cas, elles valent une fortune. »

Le colonel comprit qu'il pouvait réaliser un bon coup. Il se mit donc en communication avec chacun des militaires et réussit facilement à prendre possession des six sculptures. Il n'eut qu'à rembourser les trois cents dollars que les militaires avaient versés.

Lamirande avait deviné exactement ce qui s'était passé. Cardier savait, sans aucun doute, que les figurines étaient remplies de drogue. Il voulait les faire entrer au pays. Il avait donc décidé de se servir de ses amis militaires. Pour ne pas éveiller leurs soupçons, il avait fait croire qu'il avait besoin d'argent. Lamirande et les autres avaient acheté les sculptures, dans le seul but de rendre service à madame Cardier.

« Et maintenant que l'on s'est servi de nous pour faire entrer cette drogue au pays, madame Cardier, qui est au courant de la combine, essaie de récupérer les sculptures au meilleur coût possible. »

Lorsqu'il fut en possession de toutes les têtes, le colonel entra en communication avec Réjane Cardier. Il lui apprit la bonne nouvelle, mais il

ajouta :

– J’ai décidé de conserver les sculptures.

– Quoi ?

– J’adore les objets d’art qui viennent de pays étrangers. Je consentirais peut-être à m’en départir, mais pas au prix que vous m’avez offert.

– Combien ?

Après avoir hésité quelques instants, Lamirande déclara :

– On a chacun ses ambitions, n’est-ce pas, madame ? Moi, lorsque je retirerai ma pension des forces armées, ça assurera mes vieux jours mais ça ne me permettra pas de satisfaire tous mes caprices. J’adore voyager, j’aimerais également être propriétaire d’un domaine dans les îles du Sud...

– Hé, hé, dites donc, vous êtes tombé sur la tête, quoi ?

– Pas du tout. Disons que j’ai réussi à prendre connaissance de la valeur des sculptures. Votre mari s’est moqué de nous en ne nous disant pas la vérité. Si vous désirez obtenir ces têtes, madame,

il faudra y mettre le prix, sûrement dans les cinq chiffres...

– Quoi ?

– Par figurine, entendons-nous bien. Peut-être que pour un cent mille dollars, je consentirais à me débarrasser du tout.

La femme avait brusquement raccroché.

Ne voulant pas garder ces sculptures avec lui, le colonel s'était rendu à Saint-Jovite, à la pension Gauthier.

C'était le docteur Duguay, militaire qu'il avait connu dans l'armée, qui lui avait recommandé cette pension. Le colonel confia cinq des têtes à la bonne garde de Ted. Il n'en garda qu'une avec lui.

« Comme ça, ça me permettra de transiger avec madame Cardier. Je pourrai lui prouver que je possède bien les sculptures. »

Puis, les événements s'étaient précipités. Madame Cardier avait rappelé le colonel lui disant qu'elle voulait le rencontrer et discuter d'une offre.

– Vous comprenez, je ne suis pas seule dans cette affaire.

Lamirande lui avait donné rendez-vous à Saint-Jovite, disant qu'il y passerait les trois derniers jours de la semaine suivante.

– J'y serai, comptez sur moi.

À la maison de pension, madame Cardier était entrée en communication avec lui. Ils avaient convenu d'un rendez-vous pour dix heures, le même soir.

Mais dans l'après-midi, le colonel avait cru reconnaître un homme qu'il avait déjà eu sous ses ordres dans l'armée. Il ne se souvenait que de la figure de ce militaire qui avait, plus tard, fait la manchette des journaux.

« Un tueur à gages, voilà ce qu'il est devenu. Je me demande bien ce qu'il fait à Saint-Jovite. »

Lamirande avait caché dans sa voiture la seule figurine qu'il avait gardée avec lui.

C'est au cours de l'après-midi qu'il surprit Victor Magnan causant avec une femme inconnue. Il s'informa à son ami le docteur

Duguay. Ce dernier lui apprit que cette femme était une dame Cardier et qu'elle avait retenu un des camps de madame Gauthier.

Le colonel avait compris. Madame Cardier était sans doute entrée en contact avec la pègre afin de vendre les six têtes bourrées de drogue. Aussi, la décision du colonel était prise. Connaissant des gens dans tous les milieux, il savait qu'il pourrait obtenir une forte somme pour la collection.

Il se rendit à sa voiture, prit la seule figurine qui n'était pas entre les mains de Ted et monta au second étage pour se diriger rapidement vers sa chambre. Son but était de prévenir sa femme afin qu'elle prépare immédiatement les valises.

Il allait pénétrer dans sa chambre à coucher lorsque soudain, il aperçut Magnan dans l'escalier. Le tueur à gages s'était rapidement collé le long du mur, mais le colonel avait eu le temps de le reconnaître. Il comprit que le criminel devait l'avoir vu prendre la boîte.

Lamirande regarda autour de lui. Après une seconde d'hésitation, il ouvrit la porte de la

chambre de Michel Beaulac et lança la boîte à l'intérieur. Mais à l'instant où il refermait la porte, il se heurta presque au détective qui se dirigeait vers sa chambre. Il joua donc la comédie de l'homme ivre, évitant toute explication.

Quelques secondes plus tard, il rejoignait son épouse et chargeait cette dernière de récupérer la fameuse boîte. Le colonel, pendant ce temps, prépara fébrilement ses bagages.

« On va sûrement me suivre lorsque je partirai d'ici. Personne ne sait que les autres têtes sont entre les mains de Ted. Je vais les laisser ici, elles sont en sécurité. »

Sa femme vint bientôt le rejoindre. Le couple allait quitter l'hôtel lorsqu'on frappa à la porte. Lamirande possédait un vieux revolver qu'il avait récupéré de l'armée. Il l'avait mis dans sa poche.

– Va ouvrir et si c'est ce fameux tueur à gages, ne reste pas devant lui.

Toute tremblante, Aline ouvrit. C'était madame Cardier qui se trouvait là.

– Je voudrais voir le colonel Lamirande. Il

m'attend, c'est lui qui m'a donné rendez-vous.

Lamirande fit signe à sa femme de laisser entrer la veuve de son compagnon de l'armée. La discussion fut de courte durée. Madame Cardier n'avait pas du tout l'intention de payer le gros prix.

– Vous n'aurez que ce que vous avez dû verser pour obtenir les figurines, colonel. Je vous préviens, rien ne m'arrêtera. Je veux récupérer ce qui a toujours appartenu à mon mari.

Et elle sortit un revolver de sa sacoche.

– Faites vite, je veux ces têtes, colonel.

Elle lança une enveloppe sur le lit.

– Tenez, voici l'argent.

Le colonel fit signe à son épouse.

– Veux-tu te glisser sous le lit, chérie, et retirer la boîte qui s'y trouve ?

Aline comprit que Lamirande avait une idée derrière la tête. Elle se mit à plat ventre et fit mine de chercher.

– Ça vient ? demanda madame Cardier.

– La boîte est disparue !

– Quoi ? Je ne vous crois pas.

Et Réjane Cardier tomba dans le piège. Elle se pencha pour regarder sous le lit. L'instant d'après, le colonel l'avait frappée à la tête. Il la désarma et ordonna aussitôt à Aline :

– Vite, aide-moi avec les valises, nous partons.

À la cuisine, ils aperçurent Ted. Le colonel lui fit croire qu'il venait de recevoir un appel important et qu'il devait retourner à Montréal.

– Gardez bien la boîte que je vous ai remise. Ce sont des souvenirs de guerre et j'y tiens, surtout, n'en parlez à personne. Je communiquerai avec vous.

Et quelques instants plus tard, la voiture, emmenant le colonel Lamirande et sa maîtresse, la jolie Aline, quittait la pension Gauthier pour prendre la route de la métropole.

*

– Je vous jure que je vous ai tout dit, monsieur Dumont.

Aline approuva son ami en ajoutant :

– Lorsque nous avons quitté la chambre, madame Cardier n'était pas morte, loin de là. Inconsciente peut-être, mais sûrement pas gravement blessée.

– Très intéressant, votre histoire, murmura le Manchot en se levant.

Le colonel lui paraissait très sincère.

– Vous allez demeurer ici, votre épouse et vous. Je vais retourner à Saint-Jovite et faire arrêter l'assassin de madame Cardier.

Le couple regarda le détective d'un air sceptique. Le colonel était persuadé que le Manchot bluffait.

– Allons donc, vous ne pouvez pas connaître l'assassin !

– Si, je sais qui a tué madame Cardier. Quant à Magnan, c'est sûrement le milieu qui l'a liquidé. Au lieu de demander l'aide de ses amis, il a décidé de chercher à s'emparer des figurines à

son profit. On devait le surveiller de près.

– Vous voulez dire qu’il y aurait deux coupables ?

– C’est mon opinion.

Soudain, on sonna à la porte, puis on se mit à frapper à coups redoublés.

– Ouvrez, Dumont ! Police !

– Maudit ! murmura le Manchot. Comment se fait-il qu’on soit à ma recherche ? Jolin m’a affirmé qu’il n’avait pas mentionné mon nom.

Quelqu’un d’autre évidemment avait pu parler..., l’assassin entre autres.

– Ne bougez pas. Si on vous arrête, laissez-vous conduire au poste et refusez de répondre à toute question. Vous avez droit au service d’un avocat et il ne sera pas facile d’en trouver un en fin de semaine, ordonna le détective en se dirigeant vers la porte.

On continuait de frapper, les policiers s’impatienzaient.

– Nous savons que vous êtes là, Manchot. De

plus, nous avons cerné l'édifice, vous ne pourrez pas prendre la fuite.

– N'enfonchez pas, cria le détective. J'ouvre.

Des hommes bondirent dans la pièce. Le Manchot n'eut pas le temps d'intervenir. Déjà, l'un des hommes le frappait à la tête. Tout se mit à tourner brusquement, il tomba au tapis. Il voulut se relever, mais ses yeux aperçurent le plafond qui, à toute vitesse, semblait vouloir s'écraser sur lui. Il perdit connaissance.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était assis sur le tapis dans un coin de son bureau.

Callé dans un des fauteuils réservés aux visiteurs, un homme était là. Il tenait un 45 à la main.

– Enfin ! Ne me dites pas que vous êtes réveillé, Manchot. Il est temps. Vous allez m'accompagner.

Robert Dumont était encore tout étourdi.

– Où ça ?

– Où sont cachées les autres figurines. Nous ferons un petit échange. Vous me remettrez les

six têtes. Si vous refusez de m'obéir...

– Si je refuse ?

– Vos clients mourront. Jamais on ne retrouvera leurs cadavres.

Le Manchot comprit qu'il était tombé dans un piège. Il s'était laissé prendre comme un enfant d'école. Le colonel et Aline avaient été enlevés.

VI

Des amis peu recommandables

Instinctivement, le Manchot porta la main droite à sa poitrine, mais l'homme ricana :

– Inutile de chercher votre arme. Nous ne sommes pas des imbéciles.

Dumont essaya de se lever, mais perdit l'équilibre et retomba sur le tapis.

– Je ne vois rien, murmura-t-il. Tout tourne. De l'eau..., je veux de l'eau.

– Tu me prends pour un enfant d'école, Manchot, tu crois réellement que je vais tomber dans un piège aussi ridicule ?

Le détective avait ramené ses deux mains derrière son dos et il était appuyé au mur.

– Vous avez commis une grave erreur, votre bande et vous. Lamirande était prêt à traiter, à

vous vendre les sculptures. Maintenant, c'est la prison qui vous attend. Deux meurtres ont été commis. La police sera ici dans quelques minutes et, quant à moi, même si je le voulais, je ne pourrais jamais vous conduire aux figurines. Le colonel a refusé de me dire où il les avait cachées.

– Il se peut que vous ne teniez pas à la vie. Manchot. Mais laissez-moi vous prévenir. Nous avons des hommes, là-bas, à Saint-Jovite. Ils n'attendent qu'un ordre pour s'occuper de vos employés, le grand Beaulac, la belle blonde et la jeune Japonaise. Croyez-vous qu'eux ne tiennent pas à la vie ?

L'homme ne bluffait sûrement pas. Le Manchot avait retiré sa main droite de derrière son dos.

– Je vais essayer de me lever !

Tout se passa à la vitesse de l'éclair. Le Manchot leva légèrement la main droite. Une seconde plus tard, un jet de liquide sortit de sa main et son agresseur poussa un cri de douleur en portant la main à sa figure.

Le détective s'était levé d'un bond. Il arracha le 45 des mains du criminel.

– Les rôles sont changés, maintenant. Ne craignez rien, vous ne deviendrez pas aveugle. Cet acide ne fait que brûler... momentanément.

Le type réussit à ouvrir les yeux. Tout était embrouillé mais petit à petit, sortant comme d'un nuage, il vit le Manchot debout devant lui. Mais le détective n'avait plus qu'une main.

En effet, sa prothèse était sur le plancher, à l'endroit où il était assis quelques instants plus tôt.

– Je... je ne comprends pas. Que s'est-il passé ?

Pour toute réponse, le Manchot lui ordonna de se lever.

– Maintenant, à plat ventre ! Plus vite que ça. Si tu bouges, je n'hésiterai aucunement à te loger une balle dans la tête.

Le Manchot recula jusqu'au mur, ramassa sa prothèse, puis tout en surveillant son agresseur, il remit son membre artificiel en place.

Selon sa bonne habitude, Dumont glissait toujours, à l'intérieur de cette prothèse, des gadgets qui pouvaient lui être d'une grande utilité. Cette fameuse petite bombe aérosol, pas plus grosse qu'un crayon, lui avait été souvent très utile.

Pendant qu'il discutait avec le criminel, il avait pu, sans attirer son attention, retirer sa prothèse et s'emparer de cette arme miniature.

Le détective se plaça juste au-dessus de son adversaire et ordonna :

– Vide tes poches. Et fais ça vite ! Maintenant, tu vas me dire pour qui tu travailles. Où a-t-on conduit Lamirande et sa femme ? Allons, parle !

Pour toute réponse, l'homme lui cracha presque à la figure.

– Va chier !

Il dut regretter ces deux petits mots, car le Manchot le frappa durement à la pointe du menton. Comme il avait le 45 dans la main, il mit son adversaire knock-out pour plusieurs minutes.

Durant sa carrière, Robert Dumont avait eu de

nombreux démêlés avec le milieu de la pègre. Cependant, comme il était un homme très juste, il avait su se créer des amitiés solides, même parmi ces gens peu recommandables.

« Le Manchot, disait-on chez les rois de la mafia, on peut avoir confiance en lui. C'est le genre de détective qui ne cherche pas toujours à contrecarrer nos plans. »

S'il était sans pitié pour ses ennemis, il savait reconnaître ceux qui lui avaient rendu des services.

Monsieur Lionel, le bras droit de Bartino, considéré comme le parrain d'un des secteurs de la mafia, avait toujours respecté Robert Dumont.

Le Manchot avait connu Lionel au tout début de sa carrière de détective privé. Michel Beaulac, à ce moment, s'était engagé sur une fort mauvaise pente. Non seulement il s'adonnait régulièrement à la boisson, mais la passion du jeu s'était emparée de lui. Il devait une forte somme à la pègre et Lionel lui avait proposé une sorte d'échange.

« Toi et ton patron, vous êtes au mieux avec la police officielle. Parfois, nous avons besoin de renseignements importants que vous êtes les seuls à pouvoir obtenir. Alors si tu peux nous rendre quelques services, nous effacerons lentement ce que tu nous dois. »

Lionel n'était pas du menu fretin. Il détestait tous ces criminels qui s'attaquent aux pauvres gens, qui terrorisent les marchands en leur vendant une supposée protection. Non, Bartino, Lionel et son groupe prenaient bien garde de se salir les mains dans des commerces qui auraient pu les mener derrière les barreaux.

Ils tenaient des maisons de paris, des clubs de nuit où florissait la prostitution et, évidemment, on faisait le commerce de la drogue, mais sur une haute échelle. Cette drogue était immédiatement revendue à des passeurs et, en réalité, ce sont eux qui prenaient tous les risques.

Le Manchot savait également que cette mafia avait, à sa disposition, des tueurs à gages.

« Si on veut liquider quelqu'un, on paie le gros prix. On fait venir quelqu'un de l'étranger.

Le tueur n'est jamais connu des autres membres du milieu. »

Robert Dumont était persuadé que jamais Bartino et son groupe se seraient mouillés dans une affaire comme celle des sculptures.

« Il y a là quelques milliers de dollars à faire facilement, mais le risque est trop grand. »

Après avoir regardé dans un fichier, le détective décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et signala un numéro.

– Passez-moi monsieur Lionel, dit-il, lorsqu'on décrocha.

– Je regrette, monsieur, mais il n'y a pas de Lionel ici, à qui voulez-vous parler ?

– Écoutez-moi bien, je suis Robert Dumont, le Manchot. Dites à Lionel qu'il me téléphone immédiatement à mon bureau. Vous savez sûrement où le joindre. J'attends son appel.

Au bout du fil, l'homme bredouilla :

– Vous savez l'heure qu'il est ? Monsieur Lionel n'aime pas qu'on le dérange ! Une chose est certaine, il n'est pas ici, moi, je ne suis que le

gardien de nuit et...

– Débrouillez-vous. Si Lionel tarde à m'appeler, je lui conseillerai de faire quelques changements dans son personnel.

Le Manchot raccrocha aussitôt. Il retourna vers son prisonnier qui n'avait pas repris conscience.

Le détective ouvrit un des tiroirs de son bureau et en retira deux paires de menottes qu'il passa aux poignets et aux chevilles de l'homme. Puis il examina les objets que le type avait sortis de ses poches.

La sonnerie du téléphone mit fin à ses recherches. Rapidement, le Manchot décrocha.

– Allô ?

– Dumont ?

– C'est moi.

– Lionel à l'appareil : Dites donc, vous vous levez tôt, Manchot ?

– Je ne me suis pas encore couché. Le nom de Victor Magnan, ça vous dit quelque chose ? Un

vulgaire tueur à gages.

– J'en ai entendu parler, mais jamais nous ne transigeons avec des types de cette espèce.

– Je le sais, c'est bien pour ça que je vous appelle. Et celui de Tommy Maricho, vous connaissez ?

– Vaguement ! Mais pourquoi ces questions ?

– J'ai des démêlés avec cette bande. J'ignore à qui j'ai affaire exactement et j'ai pensé que vous pourriez me donner quelques renseignements. Je dois vous dire que Magnan a été froidement liquidé et qu'on tente de jeter le blâme sur les épaules d'un de mes clients.

Lionel bâilla longuement.

– Magnan n'a eu que ce qu'il méritait. C'est un bon débarras. Des types comme lui, il en existe beaucoup trop. Mais je regrette, Manchot, il m'est impossible de vous donner plus de renseignements. J'ignore pour qui ces deux oiseaux travaillent.

– Vous ne pouvez pas parler avant d'en avoir reçu l'ordre, je sais. Je ne bouge pas de mon

bureau. Rejoignez Bartino. Dites-lui que des gens du milieu piétinent dans son jardin.

– Quel jardin ?

– La drogue ! On veut lui faire concurrence.

Monsieur Lionel protesta :

– Nous ne touchons pas à la drogue. C'est trop dangereux. Nous faisons des transactions... (Il hésita avant de prononcer le mot) honnêtes...

Le Manchot ne put s'empêcher de lancer d'un air narquois :

– Oh, je sais, vous êtes de petits anges. À votre place, Lionel, je n'hésiterais aucunement à entrer en communication avec vos supérieurs...

Lionel le coupa d'un ton qui se voulait sans réplique :

– Je n'ai d'ordres à recevoir de personne...

– Je sais, mais si à cause de votre manque de collaboration, certains de vos concurrents réussissent à s'établir dans un marché qui vous tient à cœur, j'en connais qui ne vous le pardonneront pas.

– Manchot, je vous avais toujours considéré, peut-être pas comme un ami, mais comme un homme qui ne frappait jamais dans le dos. J'ignore ce que vous avez mangé cette nuit, mais vous m'insultez. Je n'endurerai pas ça plus longtemps. Il est inutile de me rappeler.

– Mais moi, je ne bouge pas de mon bureau. Du moins, d'ici la levée du jour. Peut-être que ça vous donnera le temps de réfléchir.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que le téléphone sonnait à nouveau. C'est avec un sourire au coin des lèvres que le Manchot décrocha.

– Rebonjour, monsieur Lionel.

À l'autre bout du fil, l'autre demanda d'une voix marquant la surprise :

– Comment savez-vous que c'est moi ?

– Tout simplement parce que je sais que vous êtes un homme intelligent et que vous avez dû communiquer avec...

– Jamais ! cria presque Lionel. J'ai réfléchi, tout simplement.

Le détective savait fort bien que son interlocuteur mentait. Monsieur Lionel avait reçu des ordres de ses supérieurs.

– Vous avez parlé de drogue, tantôt. Vous savez de quel pays ça vient ? Qui sont les fournisseurs ? demanda le trafiquant.

– Ça ne vient pas d'un réseau international. C'est une certaine personne qui a réussi à faire entrer clandestinement au pays une forte quantité d'héroïne. Or, si ceux qui ont déjà tué mettent la main sur cette drogue, ils s'accapareront une bonne partie du marché. Ils seront alors bien vus des trafiquants internationaux, ils pourront traiter avec les têtes dirigeantes.

– Je suppose que vous refusez de discuter avec nous ? Si vous possédez cette drogue, Manchot, je suis acheteur et vous savez qu'avec moi, je ne lésine jamais sur le prix. Je paie ce que ça vaut et...

– Ne perdez pas votre temps, Lionel. Je ne me mêle jamais de ce genre de trafic. La drogue, si vous m'aidez, sera remise entre les mains des autorités. Jamais elle ne sera mise sur le marché.

Pour ça, vous avez ma parole. Mais déjà, vous me faites perdre un temps énorme et... attendez une seconde.

Tommy, le prisonnier du Manchot avait bougé. Il reprenait connaissance. Il pouvait sans aucun doute entendre la conversation. Robert Dumont reprit immédiatement le 45 dans sa main droite et Tommy cessa de bouger.

– Ça va, vous pouvez me dire ce que vous savez sur Magnan et sur Tommy.

Et fixant, dans les yeux, l'homme qui se trouvait étendu sur le plancher, le Manchot ajouta :

– Si je ne réussis pas à démêler cette affaire moi-même, je remettrai à Bartino, non seulement toutes les informations que je possède, mais également le type qui est présentement dans mon bureau.

Le nom de Bartino avait produit son effet. Tommy bougea, chercha même à se lever. Dumont le sentait excessivement nerveux.

– Vous avez entendu parler de Sarto Piccoli ?

questionna monsieur Lionel.

– Ce nom ne m’est pas inconnu.

– Il offre sa protection à quelques propriétaires de club, il a travaillé comme passeur pour nous, mais on l’a balancé. Il avait des façons un peu trop brutales de faire payer ceux qui tardaient à régler leurs dettes. Sarto a également une bande qui s’attaque presque essentiellement aux dépanneurs. Ils commettent des vols insignifiants, mais ces criminels n’hésiteront pas à tuer pour quelques dollars. Des gars sans aucune conscience avec qui nous ne traitons jamais. Tommy et Magnan travaillent tous les deux pour Sarto.

– Et où puis-je trouver ce dernier ?

– Il se tient au « Horse Shoe » non loin de l’ancienne piste de course Richelieu. Mais, à cette heure-ci, vous ne pourrez jamais le rejoindre.

– Ne vous inquiétez pas pour moi. Merci des renseignements. Je vous tiendrai au courant des développements.

Le Manchot raccrocha et s'approcha de son prisonnier.

– Debout, toi, Tommy ! Nous partons. Je veux une conversation avec Sarto Piccoli.

Tommy tourna rapidement la tête pour mieux masquer son trouble.

– Je ne connais pas de Piccoli.

– Tant pis, je voulais te donner une chance de vivre. Tu sais qui est Bartino ? Ne mens pas, tout ;a l'heure, tu as sursauté quand j'ai donné son nom. Dans environ une heure, si je n'ai pas appelé un certain ami, Bartino se mettra en communication avec Piccoli. Ce dernier apprendra que Tommy Maricho a déballé son sac au Manchot. Tu sais ce que ça veut dire, n'est-ce pas ? C'est comme si on signait ton arrêt de mort. Moi, je t'offre une dernière chance. Tu me dis où je peux trouver Piccoli. Si j'arrive le premier, tu pourras probablement t'en tirer. Sinon, nous nous rendrons quand même au Horse Shoe.

– Puisque vous savez qu'ils sont au Horse Shoe, pourquoi me jouer cette comédie ? fit

Tommy en se levant.

Il réussit à garder l'équilibre malgré l'entrave causée par les menottes qui lui encerclaient les chevilles.

Il avança les deux bras en direction du Manchot.

– Derrière le Horse Shoe, il y a une vieille maison qui semble abandonnée. C'est là que Piccoli nous a ordonné de conduire les deux otages. Moi, je devais vous surveiller et vous forcer à me remettre les têtes. Piccoli attend mon appel. Maintenant que je vous ai tout dit, libérez-moi et laissez-moi partir.

Le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Mais oui, je vais vous libérer, vous laisser quitter mon bureau et vous donner la chance de téléphoner immédiatement à Piccoli pour le mettre au courant de la situation. Eh bien, vous allez l'appeler, Piccoli, mais ici, devant moi.

Le détective lui donna une poussée et Tommy tomba à genoux devant le bureau, évitant de justesse de se frapper la tête contre une des pattes

de métal.

– Vous allez lui dire que nous partons tous les deux pour Saint-Jovite. Qu’il doit libérer immédiatement Lamirande et sa femme. Ils devront nous rejoindre à Saint-Jovite. Quand Lamirande et Aline seront là, vous direz à Piccoli que je vous remettrai la collection, pas avant. Surtout, qu’il ne lui prenne pas l’idée de les accompagner.

– Jamais il ne me croira.

– Vous allez quand même tenter de le persuader.

La main gauche du Manchot s’abattit sur le bras de Tommy et le détective se mit à appliquer de la pression. Sa prothèse développait une force presque dix fois supérieure à celle d’une main humaine. Tommy serra les dents, puis quelques secondes plus tard, il ne put retenir un cri de douleur.

– Si vous refusez d’obéir, je vous réduis le poignet en miettes.

– Je vais appeler.

Le Manchot prit l'appareil téléphonique, le déposa sur le tapis et mit le récepteur dans les mains de son prisonnier.

– Le numéro !

Tommy le donna. Et lorsque le détective tenta de composer le numéro, l'autre, se servant du récepteur comme d'une arme, voulut frapper le Manchot à la tête. Ce dernier eut tout juste le temps de faire un mouvement de côté et l'appareil lui frôla à peine l'épaule.

– Ah ! Tu veux t'amuser ? Eh bien, nous allons jouer.

Dumont attrapa l'homme par le collet de son veston et le mit sur pied. Une seconde plus tard, son poing droit s'abattait sur l'œil gauche de Tommy. Un coup de genou dans le bas du ventre fit plier l'homme en deux et lui arracha un véritable hurlement. Un autre coup de poing lui fendit la bouche et le sang gicla. Robert Dumont semblait déchaîné. Tommy pleurait de rage et de douleur.

– C'est facile de s'attaquer à un adversaire

quand il ne peut se servir ni de ses mains, ni de ses pieds !

Dumont le laissa tomber.

– Sois chanceux que je ne t'achève pas ! Tu appelles où je frappe à nouveau ? Si on te trouve ici, même mort, tu sais fort bien que je m'en tirerais avec un cas de légitime défense.

Le Manchot signala puis remit le récepteur à son prisonnier.

– Ne le colle pas sur ton oreille. Je veux entendre tout ce qui va se dire.

À l'autre bout du fil, on venait de décrocher.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Le patron est là ? demanda Tommy.

– Qui parle ?

– Imbécile, c'est moi, Tommy !

– Je ne reconnais pas ta voix.

Le Manchot montra la lèvre toute boursouflée :

– Dis que nous nous sommes battus.

Tommy, devenu subitement très docile, tendre comme un morceau de bœuf qu'on a bien battu, expliqua :

– J'ai eu une petite discussion avec le Manchot. Tu devrais le voir. Il a réussi à me donner un coup sur la bouche, mais ce fut son dernier.

– Bouge pas, je te passe le patron.

Bientôt, une autre voix résonna dans le récepteur.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a, Tommy ?

– J'ai réussi à faire déballer le sac au Manchot. Nous partons tous les deux pour Saint-Jovite. La collection est là-bas, du moins, les cinq autres têtes. Il me les remettra seulement lorsque le colonel et sa donzelle seront là.

– Je veux qu'ils viennent seuls, fit rapidement le Manchot.

– Dumont dit que si vous accompagnez Lamirande, jamais il ne nous remettra les têtes.

– Je n'ai aucun ordre à recevoir de lui. Rends-toi à Saint-Jovite, qu'il te montre les têtes et

lorsque tu les auras vues, tu me rappelleras. Je laisserai alors partir les otages, mais pas avant. C'est tout.

Et sans plus attendre, Piccoli avait raccroché. Tommy semblait déçu.

– C'est pas ma faute, j'ai fait mon possible.

Le Manchot réfléchit quelques secondes. Il y avait deux possibilités qui s'offraient à lui. Appeler la police et leur demander de se porter au secours du couple Lamirande ou rejoindre à nouveau Lionel.

« J'ai l'impression que Piccoli obéira beaucoup plus facilement à Bartino et à ses hommes. »

Il perdit un temps précieux avant d'entrer à nouveau en communication avec monsieur Lionel. Lorsque ce dernier le rappela, le Manchot ne put s'empêcher de lui dire :

– Il me semble que vous pourriez me donner votre numéro personnel. Vous savez fort bien que...

– Inutile, Manchot, vous ne l'aurez pas.

D'ailleurs, vous vous débrouillez fort bien. Que me voulez-vous encore ?

– Si nous ne faisons pas diligence, la drogue sera lancée sur le marché dans très peu de temps. J'ai besoin d'aide. Je dois quitter Montréal en vitesse. Un couple est retenu prisonnier par Piccoli.

– Je n'y peux rien !

– Oh si ! Piccoli garde ses prisonniers dans une vieille maison, juste à l'arrière du Horse Shoe. S'il réussit à faire parler le colonel Lamirande, il mettra la main sur l'héroïne.

Le bandit, au bout de quelques secondes, demanda :

– Vous croyez que ce colonel parlera ?

– S'il était seul, non. Mais Piccoli a également pris sa petite amie en otage. Pour la sauver, j'ai l'impression que le colonel dira tout. Si j'appelle la police, Piccoli peut avoir le temps de prendre la fuite ou encore d'éliminer ses deux otages. Vous seul, Lionel, êtes capable de vous charger de cette mission.

– Je regrette, mais vous ne réussirez pas à m'embarquer dans une guerre qui existe entre deux groupes du milieu.

Le Manchot ricana :

– Je croyais que vous n'aviez pas peur d'hommes comme Piccoli ? Me serais-je trompé ? Serait-il aussi important que Bartino ?

Le détective avait touché une corde sensible.

– Piccoli sait fort bien qu'il est mieux de nous obéir, sinon, je ne donnerais pas cher pour sa vie.

Et monsieur Lionel lança subitement :

– Nous nous chargeons de mettre Piccoli au pas.

Et il ajouta :

– J'espère, Manchot, que vous vous souviendrez du geste que nous allons poser.

Le détective raccrocha en souriant. Il se tourna vers Tommy :

– Vous ne saviez pas que j'avais des amis partout, n'est-ce pas ? Maintenant, vous allez

m'accompagner à Saint-Jovite. Il est temps de
mettre un point final à cette affaire.

VII

Candy veut se racheter

Le sergent Bédard de la Sûreté du Québec, section des Laurentides, s'était rendu à la pension Gauthier.

Un jeune policier l'accompagnait. Les deux hommes connaissaient Hubert Jolin, non pas pour avoir déjà travaillé en sa compagnie, mais bien pour avoir entendu dire que cet ex-policier aimait un peu trop à se mêler des enquêtes en cours.

– Quand a-t-on découvert le cadavre de cette femme ? demanda le sergent, après qu'on l'eut fait monter à la chambre du colonel.

– J'ignore exactement à quelle heure, répondit Jolin. Mais on a pensé me prévenir aussitôt. Je me trouvais alors au Grey Rock. Je suis accouru et me suis mis en communication avec vos

bureaux.

Le sergent se tourna brusquement.

– Monsieur Jolin, ce n'est pas à vous que s'adressait ma question. Je vous prierais de me laisser mener mon enquête. Nous n'avons que faire de ceux qui se croient supérieurs aux policiers. Je sais que vous avez une certaine expérience que je ne nie pas, mais vous ignorez tout de nos méthodes modernes de travail. Alors, s'il vous plaît, ne compliquez pas la situation.

Il ordonna à son collègue d'entrer en contact avec l'escouade des homicides.

– En attendant l'arrivée des détectives de l'escouade, c'est moi qui dirige l'enquête. Qui a découvert le corps de cette dame Cardier ?

Brisebois se leva.

– Moi.

– Que faisiez-vous dans cette chambre, à cette heure de la nuit ?

La question était habilement posée et Brisebois glissa dans le piège.

– Tout d’abord, nous n’étions pas en pleine nuit, il passait à peine dix heures et deuxièmement, je ne suis pas entré dans la chambre. La porte était entrouverte et j’ai vu le corps..

Le sergent Bédard jeta un coup d’œil sur sa montre. Il passait une heure du matin.

– Bon, je ferai mon rapport à mes supérieurs. L’ex-policier Jolin a appris, peu après dix heures, qu’une personne avait été assassinée à la pension Gauthier. Il a pris sur lui de faire sa petite enquête, de laisser fuir des témoins importants, sans aucun doute puis, trois heures plus tard, avant que ça n’aboutissait à rien, il a décidé de vous prévenir.

Michel détestait ce jeune blanc-bec qui prenait un malin plaisir à se moquer d’un ex-policier qui avait déjà eu son heure de gloire. Aussi, il décida d’intervenir.

– Un instant ! Ce n’est pas du tout ce qui s’est passé, sergent. Vous sautez un peu vite aux conclusions.

Bédard devisagea Michel.

– Je vous prierais de vous mêler de ce qui vous regarde, jeune homme. Nous connaissons notre métier.

Candy ne put s'empêcher de pousser sa petite pointe d'ironie.

– Je suis bien certaine que Michel en sait aussi long que vous. Il a peut-être plus de temps de service que vous deux réunis. Je croyais qu'il fallait être majeur pour faire partie de ce corps policier.

Les deux « provinciaux » jetèrent un coup d'œil à Candy. La plantureuse blonde s'était levée. Elle avait mis ses deux mains sur ses hanches, ses seins semblaient vouloir bondir hors de son corsage et ses doigts soulignaient sa taille. Elle avait un air provocant, aguichant, capable de troubler bien des hommes.

Le sergent, qui aurait voulu répliquer vertement, demeura un instant troublé par la présence de Candy. Il bredouilla une question que les autres entendirent à peine.

– Vous voulez dire que... monsieur fait partie d'un corps policier ?

– Non, il en a fait partie pendant quelques années, répondit Candy. Vous connaissez sans doute Robert Dumont, le détective Manchot qui a ouvert sa propre agence ? Eh bien, connaissant les bons policiers, il a engagé Michel Beaulac. Moi aussi, je fais partie de cette agence.

– Robert Dumont, murmura le sergent. Je connais...

Jolin prit rapidement la parole.

– Comme les bureaux de l'agence sont fermés en fin de semaine, mademoiselle et monsieur ont décidé de venir faire du ski dans les Laurentides. C'est pour cette raison qu'ils sont ici.

L'ex-détective voulait empêcher les policiers de poser des questions sur le Manchot.

Bédard se tourna vers Michel.

– Votre nom ?

– Michel Beaulac.

– Pourquoi dites-vous que je suis dans

l'erreur, que ce n'est pas ce qui s'est passé ?

– Eh bien moi, je trouve que monsieur Jolin a fait son devoir. J'aurais fait exactement comme lui. Je me trouvais dans la cuisine avec monsieur Ted, lorsque monsieur Brisebois a fait la macabre découverte. D'un commun accord, avant d'éveiller tout le monde, nous avons décidé de rejoindre monsieur Jolin. Ce n'est pas facile de trouver quelqu'un qui est de passage seulement, dans un établissement comme le Grey Rock. Ça a pris quelques minutes avant qu'on puisse lui parler. Monsieur Jolin nous a recommandé de ne toucher à rien, d'attendre son arrivée. Il est venu le plus tôt possible mais déjà, il devait passer onze heures.

– Admettons, cela n'explique pas que c'est deux heures plus tard...

– Nous ignorions tous l'identité de la victime. Nous avons alors décidé de réveiller madame Gauthier. Elle nous a appris qu'il s'agissait d'une dame du nom de Cardier.

Jolin avait remarqué que Michel avait bien pris garde de souligner la présence de son patron.

– Ce n'est pas tout, fit Jolin en coupant la parole au grand Beaulac. Ted nous a appris que le colonel Lamirande et son épouse avaient quitté l'hôtel.

Le jeune policier prenait des notes pendant que son confrère, le sergent posait les questions.

– Qui est Lamirande ?

– Un ex-officier que j'ai connu dans l'armée, répondit le docteur Duguay. Nous nous sommes revus il y a un peu plus d'un an. Il cherchait un endroit de repos et c'est moi qui lui ai conseillé la pension de madame Gauthier.

– C'est dans sa chambre que nous avons découvert le corps de madame Cardier, spécifia Jolin. Mais il faut vous dire que Lamirande et sa femme ont quitté la maison avant l'heure du crime.

– Vous êtes certain de ça ? Qui a déterminé l'heure exacte de l'assassinat ?

– Le docteur Duguay, répondit Jolin.

Mais ce dernier protesta :

– Je n'ai pas déterminé l'heure exacte, mais

bien l'heure approximative, fit le médecin. Il faudra une autopsie complète avant de savoir à quelle heure exactement est décédée cette femme.

Jolin jeta un coup d'œil à Michel, puis son regard alla de Ted à Brisebois. Il ne voulait pas que ces derniers le démentissent.

– À ce moment, j'ai tenté de communiquer avec les autorités ; malheureusement, la ligne était continuellement occupée. Puis, soudain, on s'est rendu compte qu'un des locataires avait réussi à s'enfuir.

– Comment ça ?

Jolin parla de Victor Magnan.

– Je puis me tromper, mais quelque chose me dit que cet homme a un casier judiciaire. J'ai la mémoire des figures. Alors, j'ai décidé de faire ma petite enquête pendant que ces messieurs tentaient de retrouver Magnan. Ils ont fouillé la maison. Pendant tout ce temps, les minutes s'écoulaient. Nos recherches ont été vaines et cette fois, quand j'ai téléphoné aux autorités, j'ai pu avoir la ligne. Voilà ce qui s'est passé.

Le sergent causa quelques instants avec son collègue.

– Les membres de l’escouade des homicides ne seront ici que demain, au cours de l’avant-midi. Je vous demanderais, à tous, de ne pas bouger de la maison de pension.

Se tournant vers Candy, il demanda :

– Vous, mademoiselle, où étiez-vous vers dix heures ?

– Au Grey Rock, en train de danser, je suis revenue presque à la même heure que monsieur Jolin.

– Dans ce cas, vous pouvez vous retirer.

Il posa ensuite des questions à Gérard Beaupré, à son amie mademoiselle Savard, au docteur Duguay, à madame Gauthier et enfin à Brisebois et décida de les retourner à leur chambre.

Déjà, grâce à la collaboration des autorités, on avait appris que Jolin avait vu juste, que Victor Magnan était un ex-détenu, un véritable tueur.

– Qu’est-ce qu’il pouvait bien faire ici ? se

demanda le jeune policier.

– C'est très simple, répondit le sergent. Il a assassiné madame Cardier. Pourquoi ? Nous l'apprendrons sans doute demain. Si monsieur Jolin avait pu nous rejoindre plus tôt, nous ne l'aurions jamais laissé fuir, nous.

Lorsque le Manchot téléphona, c'est Michel qui décrocha le récepteur pour le tendre à Jolin. Le sergent cherchait bien à écouter, mais l'ex-policier parlait à voix basse, évitant de donner trop de détails.

– Qui vous a téléphoné ? demanda le sergent, lorsque Jolin eut raccroché le récepteur.

– Un de vos supérieurs et en même temps un de mes amis. Il voulait certains détails. Je lui avais d'ailleurs téléphoné avant de vous rejoindre. Comme je ne pouvais entrer en communication avec vous, il m'a demandé de faire sa petite enquête personnelle.

Malgré l'insistance du sergent, Jolin refusa de nommer cet officier supérieur.

– C'est un ami et je ne veux pas que son nom

soit mêlé à l'affaire. Il n'enquête pas dans cette région. Tout ce que je peux dire, c'est que tous ceux qui viendront ici demain lui sont bien inférieurs. On ne passe pas vingt-cinq ans dans la police sans s'y faire des amis.

Jolin se dirigea vers l'escalier :

– Messieurs, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je vais aller me reposer.

– Tout le monde devrait faire comme vous, conseilla le sergent.

– Pas moi.

Ted avait passablement bu.

– Si je me couche, je ne pourrai jamais me lever demain matin. Je suis toujours debout à six heures. Alors, je préfère ne pas dormir. Mais, ne vous sentez pas obligés de me tenir compagnie.

Et il se dirigea vers la cuisine. Les deux policiers s'installèrent confortablement dans les fauteuils du salon. Tous les deux avaient sommeil. Michel décida donc d'aller retrouver Yamata.

Il allait se glisser dans sa chambre lorsqu'une

porte s'entrouvrit. Il aperçut Candy, vêtue d'un déshabillé qui la couvrait à peine.

– Je suis incapable de dormir, dit-elle à voix basse. Tout le monde est monté ?

– Les policiers sommeillent dans le salon. Il n'y a que Ted qui continue à boire dans la cuisine. Tu fais mieux de te reposer, ma grosse, pour être en forme demain. Car j'ai bien l'impression que tu auras à fournir de bonnes explications au patron. En tout cas, moi, c'est la dernière fois que je suis tes conseils de bête trop curieuse.

Candy se retint pour ne pas élever la voix.

– Je vais t'en faire une bête, moi !

– Entre donc dans ta chambre. Si on te voyait dans cette tenue...

– Eh bien quoi ? T'as jamais vu un déshabillé ?

– Ça et rien, c'est à peu près la même chose. On voit le jour au travers... Ne te méprends pas ! Je parle du déshabillé. Car, avant qu'on voit le jour au travers toi, il te faudrait une centaine de

cures chez les Weight-watchers !

Candy fit mine de foncer sur lui, Michel entra rapidement dans sa chambre et sans bruit, referma la porte derrière lui.

« Faut absolument que je me rachète aux yeux de Robert, pensait Candy. J'ai l'impression que ce Ted n'a pas dit tout ce qu'il savait. Puisqu'il est seul... pourquoi ne pas en profiter pour mener ma petite enquête. »

Elle retourna dans sa chambre et se dirigea vers la garde-robe où pendaient quelques pièces de vêtement dont une robe de chambre en ratine et un peignoir fait d'un nylon transparent. Ce dernier pouvait se résumer à un voile de dentelle noire. Candy allait s'enrouler dans l'épaisse robe de chambre, plus chaude pour cette période-ci de l'année lorsqu'elle changea d'idée. Elle prit le peignoir, le jeta sur ses épaules. Elle jeta un coup d'œil dans le miroir. Le déshabillé d'un rouge éclatant faisait contraste avec le noir et rendait l'ensemble encore plus aguichant. Elle glissa ses pieds dans ses pantoufles et, fière de l'image que lui avait retournée son miroir, elle sortit de sa

chambre, le sourire aux lèvres.

Elle se faufila dans l'escalier, posant les pieds sur chaque marche avec une délicatesse qui évitait de faire craquer le vieux bois.

L'épais tapis du salon couvrait le bruit de ses pas. Les deux policiers somnolaient. Candy furtivement s'avança vers la porte de la cuisine qu'elle ouvrit lentement.

Ted était appuyé sur la table, la tête dans le creux de son bras, un verre à demi-rempli à la main. Candy s'approcha de lui et le toucha à l'épaule.

– Vous dormez, monsieur Ted. Il releva la tête, mais sans regarder la personne qui lui avait adressé la parole.

– Non, non, je dors pas. J'ai dit que je veillerais toute la nuit.

Mais ses yeux clignotaient d'une étrange façon. Enfin, il tourna la tête, regarda Candy, sa bouche s'entrouvrit, ses deux mains se levèrent, il faillit renverser son verre. Puis, il se frotta vigoureusement les yeux.

– Vous me reconnaissez ? C’est moi, Candy. La compagne de monsieur Beaulac et de mademoiselle Yamata.

Et sans attendre d’être invitée, elle tira une chaise et s’assit, face à Ted. Deux ou trois pieds seulement la séparaient de l’homme à tout faire. Elle croisa la jambe, son peignoir glissa en découvrant sa nudité jusqu’au haut des cuisses. Les yeux de Ted étaient fixés sur le corps de Candy. Son regard montait, descendait, ne semblant pas savoir où il devait s’arrêter.

– Vous savez, monsieur Ted, je trouve que ces policiers sont idiots. Ils ont questionné tous les locataires et vous, ils vous ont à peine adressé la parole. Pourtant, s’il y en a un qui en sait long... c’est bien vous !

Ted mit un doigt sur ses lèvres :

– Chut... moi je ne parle pas... j’aurais pas dû montrer les têtes.

– Quelles têtes ?

– La collection du colonel. J’aurais pas dû.

Élevant la voix, il donna un coup de poing sur

la table.

– J’suis pas un fou, moi, baptême !

– Pas si fort, vous allez réveiller les policiers qui dorment dans le salon.

Il fut pris d’un fou rire. Il semblait s’amuser follement.

– Mam’zelle, des policiers comme ça, c’est pas plus intelligent endormis qu’éveillés... non, c’est le contraire... en tout cas, je me comprends.

Il était passablement ivre. Mais déjà, il avait lancé une phrase qui avait grandement intrigué Candy.

– À qui avez-vous montré les têtes ?

– À tout le monde ou presque... maintenant, ce sera difficile de les garder pour moi... puis surtout, de les vider.

– Les vider ?

Il se pencha en avant et mit sa grosse main sur la cuisse de Candy. La fille faillit s’éloigner, mais décida de ne pas bouger.

– Vous savez garder un secret...peut-être que

vous, vous pourriez m'aider et, tous les deux, on pourrait toucher le « magot ».

L'assistante du Manchot ne comprenait rien du tout au bavardage de Ted, mais elle devinait que c'était important. Tout en parlant, l'homme à tout faire remontait lentement sa main sur la cuisse de Candy et, avant qu'elle ne se rende trop loin, Candy décroisa les jambes et recula de quelques pouces.

– Excusez-moi, fit Ted, mais quand je vois quelque chose de beau, de ragoûtant, faut que j'y touche. J'espère que ça ne vous offusque pas ?

Pour toute réponse, Candy s'efforça de sourire. L'engagé continua d'une voix pâteuse :

– Nous deux, ça se peut qu'on puisse être riches dans le temps de le dire. Non, Ted, y est pas fou. Le colonel, y attachait trop d'importance à sa collection. J'y ai jeté un coup d'œil de près...

Pour la seconde fois, il fut pris d'un fou rire, un rire qui avait le don d'exaspérer Candy et qui l'obligeait à pratiquer sa patience.

– J'ai jeté un coup d'œil... en arrachant un œil,

réussit-il à dire entre deux hoquets.

Il s'arrêta pour vider son verre, agrippa la bouteille, puis regardant Candy, il demanda :

– Vous prenez un verre avec moi ? Ça va cimenter notre amitié... dans du béton !

– Pourquoi pas ?

Candy se leva en ajoutant :

– Non, ne bougez pas, je vais me prendre un verre.

Et lorsqu'elle revint, elle prit place en face de Ted, mais cette fois, de l'autre côté de la table. De cette façon, elle risquait moins de sentir les mains vagabondes de l'homme engagé.

– Continuez votre récit, monsieur Ted. L'argent, ça m'a toujours intéressée. L'argent... et l'amour. Il n'y a que ça qui compte.

Et tout en prononçant le mot amour, Candy avait lancé un clin d'œil qui n'était pas passé inaperçu de Ted. Il remua sur sa chaise, tentant de reprendre son aplomb. Il but encore une gorgée, puis prenant une voix excessivement mystérieuse, il demanda :

– Quand j’ai eu arraché l’œil d’une des statues, vous savez ce que j’ai trouvé à l’intérieur ?

– Un trésor !

– Peut-être bien, ma petite. Il y a de la poudre, de la poudre blanche. J’y ai goûté, mais je ne connais pas ça. Une chose est certaine, comme dirait ma grand-mère, ce doit pas être des remèdes contre la constipation.

Il riait à nouveau, mais Candy ne l’entendait plus. Il lui fallait jeter un coup d’œil sur cette poudre. Si c’était de la drogue, comme elle le croyait, elle aurait fait une découverte sensationnelle.

– Si vous me montriez cette poudre ? N’oubliez pas que je suis une femme-détective. Je pourrais vous dire ce que c’est.

– Non... à personne. Je ne montre ça à personne. Tenez, le type, Beaupré, il m’a posé bien des questions sur le colonel. Quand il a su que c’est moi qui avais la garde de la collection, il a voulu voir les têtes. Jamais je ne les lui ai

montrées, jamais. Personne ne saura ce qu'elles contiennent.

Candy comprit qu'elle devait pousser plus avant sa comédie. Elle se leva, fit le tour de la table et s'avança vers Ted. Son peignoir s'entrouvrait à chaque pas car elle se déhanchait d'une manière outrageante. Les yeux de Ted avaient repris leur fixité, il ne semblait plus voir que les jambes de Candy.

Penchée sur lui, Candy murmura :

– Comment voulez-vous que je vous aide Ted ? Vous savez, si ces têtes contiennent de la drogue, comme vous le croyez, jamais vous ne pourrez en disposer ; tandis que moi, j'ai des amis dans tous les milieux.

Les mains de Ted s'avancèrent et effleurèrent la taille de Candy. Cette fois, au lieu de reculer, elle fit un pas en avant. Elle retira la main de Ted et le força à se mettre sur pied. Dans l'instant qui suivit, elle laissa glisser sa tête sur l'épaule de l'homme. Lorsqu'il l'embrassa, Candy dut faire un effort pour ne pas le repousser. Il empestait l'alcool. Mais elle laissa le baiser se prolonger

pendant quelques secondes seulement ; puis soudain, elle recula.

– Non, laissez-moi, Ted...

Elle s’empressa d’ajouter :

– Pas ici, je me connais. Je perds la tête trop facilement. Nous éveillerions sûrement les policiers. Demain ou plus tard, lorsque j’aurai examiné votre trésor, lorsque nous serons riches, nous trouverons bien le moyen d’être seuls... tous les deux.

Tout à coup, Ted sembla prendre une décision.

– Je vais vous montrer ça, mais vous n’en parlerez à personne.

Mais comme il voulait s’éloigner de la table, sa main s’accrocha dans son verre et, en voulant le retenir, il fit tomber la bouteille presque vide qui roula sur le plancher causant un bruit que l’écho de la maison intensifia énormément. Aux oreilles de Candy, ce fut comme un véritable coup de tonnerre.

Une seconde plus tard, une ombre apparaissait dans la porte de la cuisine.

– Que faites-vous là, mademoiselle ?

Elle reconnut la voix du sergent.

– Je n’avais pas sommeil, j’avais froid...

– Pourtant, fit Bédard avec un sourire sarcastique, vous ne semblez pas être une personne frileuse !

Rapidement, elle ramena son peignoir devant elle, mais il cachait si peut que c’était un geste pratiquement inutile.

– C’est tout ce que j’ai apporté. Je n’étais tout de même pas pour mettre mon costume de ski pour venir prendre un café. Monsieur Ted a été assez gentil pour m’offrir un verre, malheureusement, il a laissé tomber la bouteille. C’est ce qui vous a réveillé.

– Vous voyez bien qu’il est ivre.

Il ordonna à Ted :

– Allez vous coucher immédiatement, c’est un ordre, vous entendez ?

– Non, j’ai pas, demain, à six heures...

– À six heures, vous serez ivre-mort, si vous

continuez. À votre chambre, immédiatement. Si vous continuez, vous allez réveiller tout le monde.

Il se dirigea vers la porte du salon en zigzaguant. Passant devant Candy, il chercha à lui pincer la taille, puis il mit son doigt sur ses lèvres.

– Pas un mot de notre secret ! C’est pour nous deux, nous deux seuls.

Et il réussit, non sans difficulté à sortir de la pièce, à traverser le salon et à emprunter le corridor qui menait à ses appartements.

– De quoi veut-il parler ? Que vous a-t-il conté ?

Candy haussa les épaules :

– Si vous croyez que j’attache de l’importance au bavardage d’un ivrogne, vous vous trompez.

Comme elle se dirigeait vers le salon, le sergent demanda :

– Et votre café ? J’en prendrais bien un, moi aussi, je n’ai pas du tout sommeil.

Candy répliqua :

– Il y a du café instantané dans l'armoire, vous n'avez qu'à faire chauffer l'eau. Quant à moi, je n'en ai plus besoin, le verre que m'a offert monsieur Ted m'a suffisamment réchauffée. Bonne nuit, sergent..

Bédard aurait bien aimé faire plus ample connaissance avec cette belle fille qui ne semblait pas farouche et qui n'avait pas du tout sommeil, mais déjà Candy avait disparu dans l'escalier.

Quelques secondes plus tard, elle se glissait sous les couvertures. Elle était fière d'elle, elle n'avait pas du tout perdu son temps.

– Gérard Beaupré, non seulement il semble détester Lamirande, mais il connaît l'existence de ces fameuses figurines. Voilà un suspect que personne ne soupçonne.

Mais elle se demandait si Ted ne lui avait pas menti sur toute la ligne.

– Non, il n'a sûrement pas inventé toute cette histoire de poudre. Espérons que demain, il n'aura pas changé d'idée et qu'il voudra bien me

montrer le tout.

Soudain, Candy se remémora tout ce qui s'était passé, ce que son collègue, Michel Beaulac, avait raconté.

Michel s'était levé, il avait trouvé Ted, seul, à la cuisine. Quelques instants plus tard, Brisebois trouvait le cadavre de madame Cardier.

« Et si Ted avait profité du départ du colonel pour lui voler sa collection ? Il dit que c'est Lamirande qui lui en a confié la garde, mais est-ce bien vrai ? Récapitulons. Le colonel et sa femme partent pour Montréal. Ted monte à la chambre du colonel, car ce dernier doit revenir, il n'a pas tout emporté. Ted veut voler les têtes mais il est surpris par madame Cardier. Il la tue, vole la collection, la cache, puis s'installe à la cuisine où Michel le trouve. Ensuite, il joue la comédie à tous et pour noyer ses remords de conscience, il se met à boire beaucoup trop... oui, ça s'enchaîne fort bien. J'ai hâte que Robert revienne... pas un seul, mais deux suspects pour lui... il ne m'en voudra plus d'être venue passer une fin de semaine à Saint-Jovite. »

Et c'est avec un sourire qui illuminait toute sa figure qu'elle réussit enfin à s'endormir. Elle savait qu'elle ne pourrait se reposer que l'espace de quelques heures, mais peu lui importait. Elle prouverait à tous que son voyage dans les Laurentides n'avait pas été tout à fait inutile.

VIII

Déception

Un soleil, telle une immense orange, venait de faire son apparition. Aucun nuage n'apparaissait dans le firmament. C'était le présage d'une belle journée, mais un peu plus froide que celle de la veille sans aucun doute. Toutefois, les amateurs de ski ne s'en plaindraient pas. Pour eux, les conditions étaient idéales.

La voiture du Manchot avait quitté l'autoroute des Laurentides et dans moins d'une demi-heure, il arriverait à Saint-Jovite.

Se servant de l'appareil téléphonique qui se trouvait dans sa voiture, le détective avait réussi à nouveau à entrer en contact avec monsieur Lionel.

Ce dernier ne donna aucun détail mais assura

le Manchot qu'on s'occupait du cas de Piccoli et que les Lamirande seraient libérés sous peu.

– Je vous laisse le numéro par lequel vous pouvez me joindre dans ma voiture.

– Inutile, fit Lionel, je ne vous rappellerai pas. Il faut me faire confiance, un point, c'est tout. Vous aurez, sans aucun doute, bien des façons de me remettre ce petit service. Moi, en tout cas, je ne l'oublierai pas.

Le Manchot insista :

– Prenez quand même le numéro, vous le remettrez au colonel, dites-lui qu'il m'appelle aussitôt. J'ai des ordres à lui donner. S'il ne peut me rejoindre dans ma voiture, qu'il téléphone à la pension Gauthier, je serai là.

Lionel avait grogné d'une voix maussade :

– Me prenez-vous pour votre commissionnaire ? Et dire que toute cette expédition ne nous rapportera absolument rien.

– Pardon, corrigea le détective, elle empêchera de petits trafiquants de mettre la main sur un stock d'héroïne qui pourrait nuire énormément à

vos activités.

La voiture du Manchot approchait peu à peu de Saint-Jovite et Lamirande n'avait pas téléphoné. « Les choses s'étaient-elles bien passées ? N'y avait-il pas eu des complications ? »

Le Manchot jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était presque sept heures du matin. Il était persuadé que les membres de l'escouade des homicides ne tarderaient pas à arriver à la pension... « S'ils ne sont pas déjà là. »

Assis près de lui, Tommy avait toujours les deux paires de menottes qui retenaient ses poignets et ses chevilles. Mais le détective avait pris la précaution de lui attacher les mains dans le dos. De cette façon, l'homme ne pouvait lui causer aucune surprise désagréable.

Soudain, une sonnerie se fit entendre et le Manchot décrocha rapidement le récepteur.

– Allô ?

– Monsieur Dumont, ici Lamirande.

– Patientez une seconde, je vous reviens.

Le détective stationna sa voiture sur l'accotement de la route nationale. Tommy qui le voyait agir murmura :

– Je croyais qu'il était urgent que vous arriviez à Saint-Jovite.

– Toi, ta gueule ! Je ne veux pas t'entendre. Si tu dis un mot, je serai obligé de t'assommer.

Il reprit le récepteur.

– Alors, Lamirande, vous êtes libre ? Votre petite amie Aline également ?

– Oui, ne m'en parlez pas. J'aurais pu facilement tomber dans un piège. Mais dans l'armée, je suis allé à la bonne école.

– Racontez, je vous écoute. Mais faites vite. Le colonel put donc faire son récit sans que le Manchot ne l'interrompe une seule fois.

– On nous avait enfermés dans une vieille maison, Aline et moi et nous étions solidement ligotés. Il y avait au moins trois hommes avec nous dont l'un qui parle avec un fort accent italien. J'ignore exactement ce qui s'est passé, mais à un certain moment, il y eu beaucoup

d'activités dans la maison. On entendait des voix sans distinguer les paroles. Puis, la porte de la pièce dans laquelle nous nous trouvions s'ouvrit et deux hommes entrèrent. L'un nous apportait du café. Il nous délia les mains. Quant à l'autre, il faisait l'inspection de la pièce. À un certain moment, il déclara : « Faudrait changer toutes ces fenêtres, ça ne tient pratiquement plus. » Lorsque nous eûmes terminé notre café, le type qui nous avait servis rattacha les cordes qui servaient à retenir nos poignets et les deux hommes sortirent sans ajouter autre chose. En remuant les mains, je compris que je pourrais facilement me libérer. C'est d'ailleurs ce que je fis, puis je m'occupai d'Aline. Mais, pendant tout ce temps, je réfléchissais, je me souvenais de la phrase que l'homme avait dite. La fenêtre n'était guère solide. On pouvait facilement l'enlever et s'enfuir. Aline voulait partir tout de suite. Mais j'ai compris que c'était un piège. Si on cherchait à quitter la maison, ces hommes n'hésiteraient aucunement à nous abattre. Ils avaient sans doute des comptes à rendre à quelqu'un. C'était facile pour eux de dire « Ils ont tenté de se sauver, il

nous a fallu tirer. » J'ai ordonné à Aline de demeurer assise, comme si elle était ligotée et je me suis avancé jusqu'à la fenêtre, en rampant. Je jetai un coup d'œil à l'extérieur, mais on ne voyait rien, il faisait nuit. Une dizaine de minutes s'écoulèrent et soudain, je vis briller une lumière dans l'obscurité. Aucun doute possible, un homme, posté dans les hautes herbes, surveillait la fenêtre, avec sans doute, l'ordre de tirer. Soudain, je vis apparaître trois voitures qui vinrent se stationner près du Horse Shoe. Plusieurs hommes en descendirent et j'ai pensé que c'étaient des policiers. Ils sont entrés dans la maison. Il y eut de longues discussions. Enfin, plusieurs hommes sont sortis. Des lumières éclairaient l'extérieur. Je m'approchai de la fenêtre. Je pouvais enfin entendre ce qui se disait. « Que tes hommes creusent un grand trou, ordonna l'un des types. On enterrera les corps des prisonniers à cet endroit. Demain, des appareils viendront poser de l'asphalte sur tout ce terrain. Jamais on ne les retrouvera. » Je compris que notre dernière heure était arrivée. Aline m'en voulait. « Nous aurions dû chercher à fuir plus

tôt. Maintenant, il est trop tard, ils sont trop nombreux. » Elle avait entièrement raison. Je pouvais tenter un geste désespéré, mais inutile. Dans l'armée, on nous apprend toujours, lorsque nous sommes pris en embuscade, à laisser l'ennemi poser le premier geste. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Trois hommes creusaient le trou, dont les deux qui avaient pénétré dans notre chambre, un peu plus tôt. Enfin, tout semblait prêt ! Alors, c'est à ce moment précis que le drame se déroula. Celui qui semblait diriger le nouveau groupe d'arrivants fit un geste de la main. On entendit plusieurs coups de feu et les trois hommes qui avaient creusé, ceux qui nous avaient enlevés, Aline et moi, s'écroulèrent au sol. Je venais d'assister à une véritable exécution. Le chef poussa les cadavres du pied et ils tombèrent dans le trou. On les enterra rapidement. Enfin, le patron du groupe donna un ordre. Tous retournèrent vers le terrain de stationnement à l'exception de deux d'entre eux. Ces derniers s'installèrent au volant de la voiture de nos ravisseurs et d'une autre stationnée tout près de là. Tout le groupe, telle une lente

procession, partit. L'obscurité revint. Il n'y avait plus âme qui vive dans les environs. Alors je n'ai plus hésité. Aline et moi sommes sortis de la maison. Nous avons cherché durant de longues minutes avant de pouvoir arrêter une voiture. Il n'y avait aucun taxi dans les environs, à cette heure de la nuit. Le bon samaritain, qui nous conduisit au centre ville, nous ordonna de descendre au coin de la rue Papineau et du boulevard Maisonneuve. « Ici, nous dit le conducteur, vous trouverez un taxi. » Et comme je descendais de voiture, l'homme me glissa un papier dans la main. Il referma la portière et démarra en vitesse. Quelques secondes plus tard, je jetais un coup d'œil sur le papier. C'était écrit simplement : « Téléphonez au Manchot. » Suivait un numéro, puis en dessous, c'était écrit : « Si pas de réponse, appelez la pension Gauthier. » J'ai compris que l'homme qui nous avait fait monter à bord de sa voiture devait nous surveiller, qu'il était un ami de ceux qui nous avaient permis de nous enfuir. J'ai pris un taxi, Aline et moi sommes rentrés à la maison et voilà, je me suis empressé de vous téléphoner. Maintenant,

pouvez-vous me donner quelques détails ? Qui sont ces hommes qui ont commis des meurtres sous nos yeux ? Pourquoi ont-ils fait ça ? Je ne comprends absolument pas.

Enfin, le Manchot prit la parole. Le long récit du colonel semblait terminé.

– Je vais vous donner un conseil, colonel. Oubliez tout ce que vous avez vu. L'important, c'est que vous et votre épouse ayez été libérés. Disons que vous avez assisté à un règlement de comptes entre gens du milieu. À votre place, je ne raconterais même pas que vous avez été enlevés. Ça ne s'est jamais produit. Je suis allé vous chercher chez-vous, je suis allé vous reconduire et, ensuite, vous avez voulu prendre votre voiture et vous y avez trouvé le corps d'un homme que vous n'avez fait qu'entrevoir à la pension Gauthier.

– Quand dois-je raconter cette version ?

– Immédiatement. Téléphonez à la police municipale. Ne racontez que ça. Vous ignorez qui est la victime, vous ne savez pas du tout ce que fait ce cadavre dans votre voiture.

Le colonel hésitait :

– La police ne voudra jamais croire cette histoire.

– Probable, on vous conduira sans doute au poste. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, si vous sentez que la situation se corse, dites que vous ne parlerez qu'en présence de votre avocat. D'ici une heure, l'affaire devrait être terminée, je suis à quelques milles seulement de l'auberge de madame Gauthier.

Lamirande, voyant luire l'espérance d'une fortune, claironna :

– Comme ça, je pourrai ravoir ma collection de têtes ?

– Oh çà, n'y comptez pas, du moins, pas tant que ces figurines contiendront de la drogue.

– Un instant, Manchot ! Je vous ai engagé, mais jamais je ne pourrai vous payer si je ne recouvre pas l'argent que j'ai dépensé pour obtenir la collection.

– Ne craignez rien, vous toucherez sûrement une récompense pour avoir permis la découverte

de cette drogue. Je dirai que c'est vous qui vous en êtes rendu compte. J'espère que vous ne regrettez pas d'avoir retenu mes services ? Sans moi, vous et votre épouse seriez six pieds sous terre.

Lamirande ne répondit pas mais cette phrase du Manchot le faisait longuement réfléchir.

– Si les policiers me conduisent au poste, comment pourrez-vous me tenir au courant de ce qui s'est passé à la pension Gauthier ?

– Ne vous inquiétez pas pour ça. Je saurai vous retrouver.

– J'aurais aimé être à la pension afin de connaître le dénouement de cette affaire. Savoir qui a tué madame Cardier...

– Vous en demandez beaucoup trop. Contentez-vous d'être encore vivant. Maintenant, vous allez m'excuser, mais j'ai beaucoup à faire. À bientôt.

Robert Dumont raccrocha, glissa la main dans sa poche et sortit deux petites clefs. Il enleva les menottes aux chevilles de Tommy.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– J'ai rempli ma promesse. Piccoli ne vous inquiétera plus. Donc, je vous remets en liberté.

Il le força à se tourner afin de pouvoir enlever les menottes qui entravaient ses poignets. Tommy protesta :

– Hé, vous n'allez pas me forcer à descendre sur la nationale, à cette heure-ci du matin. Je suis à peine vêtu, je vais geler...

Le Manchot fit mine de reprendre le volant.

– À votre aise, si vous préférez que la police s'occupe de vous, je suis persuadé qu'on saura vous garder bien au chaud et peut-être pour longtemps.

Brusquement, Tommy ouvrit la portière et se projeta littéralement hors de la voiture. Il venait de se rendre compte qu'il était chanceux de s'en tirer aussi facilement.

Le détective, se fichant de savoir de quelle façon se débrouillerait son otage, reprit immédiatement la route de la pension Gauthier.

Michel, qui avait très peu dormi, s'éveilla avec un mal de tête. Yamata, toute fraîche et pimpante, continuait cependant à le bouder. Elle refusait de lui adresser la parole.

– Jamais je n'aurais cru que tu avais une tête aussi dure. Tu es la seule de toute la maison de pension à avoir dormi cette nuit. Un meurtre a été commis. Grâce à mon intervention, tu n'as même pas été interrogée. Si j'avais raconté avoir vu sortir Lamirande de ta chambre, tu aurais probablement passé des heures avec les policiers.

Yamata terminait sa toilette et ne semblait pas du tout entendre ce que lui disait Michel.

– Si tu ne veux pas me croire, tu demanderas à Candy. J'ai fait pour toi ce que jamais je n'ai consenti à faire pour une autre personne. Il me semble que j'ai racheté les paroles banales que j'ai pu dire hier soir.

Cette fois, la Japonaise se retourna :

– Des paroles banales ? Tu as été odieux, me

traitant comme la dernière des dernières. Elle se dirigea vers la porte.

– J’ai une faim de loup. J’espère que madame Gauthier a préparé un excellent déjeuner.

Michel l’attrapa au passage et chercha à la prendre dans ses bras. Yamata se débattait, mais sans ardeur. Lorsque le détective voulut l’embrasser, elle ne chercha pas à s’éloigner.

– Disons que, pour cette fois, je passe l’éponge car tu t’es racheté. Je n’ai pratiquement pas dormi la nuit dernière et j’entendais tout. Je sais ce qui s’est passé.

– Encore une fois, excuse-moi. Je t’aime Yamata et je ne veux pas te perdre pour tout l’or du monde.

– Je sais.

Et avec un sourire malicieux, elle ajouta :

– La nuit dernière, quand j’appris ce qui s’était passé, quand j’ai su que tu avais dit la vérité... eh bien, je crois que je t’en aurais encore plus voulu si tu ne m’avais pas fait de scène de jalousie.

On échangea un autre long baiser et cette scène amoureuse aurait pu se prolonger si on n'avait pas frappé à la porte.

– Vous dormez encore, vous deux ? fit la voix de Candy. Vite, j'ai vu la voiture de Robert, il vient d'arriver.

Michel ouvrit la porte. Candy était rayonnante. On aurait dit qu'elle avait passé une nuit des plus paisibles.

– J'ai pensé vous prévenir, vous ne voulez sûrement pas manquer le dénouement de cette enquête. Je vais faire arrêter l'assassin.

– Toi ?

– Oui, moi. Crois-tu sincèrement que j'ai besoin de toi et même de Robert pour résoudre un simple petit mystère ?

Et en se déhanchant, elle s'éloigna, bientôt suivie de Michel et de Yamata.

Dans le grand salon, Robert Dumont causait avec Jolin et les deux policiers provinciaux.

– Tiens, voici mon équipe d'espions, fit le Manchot d'un air narquois.

Candy s'approcha de son patron, l'embrassa sur la joue, puis déclara :

– Vous avez tort de nous traiter de cette façon. Vous allez vous rendre compte que moi, je n'ai pas perdu mon temps.

– Tu crois que je suis retourné à Montréal pour m'amuser ?

– Pas du tout, ce n'était pas de vous que je parlais. Pendant qu'il y en a qui dorment, moi, je travaille.

Et elle fixait Michel et Yamata.

Madame Gauthier parut dans la porte de la cuisine.

– Le petit déjeuner est prêt, dit-elle, si vous voulez bien prendre place.

– Les autres sont là ? demanda le Manchot.

– Tous, à l'exception de Ted. Il a trop bu, je suis incapable de le réveiller..

– Dites-moi où est sa chambre, fit Candy, je vais m'en occuper, moi.

Mais le Manchot ordonna à la blonde :

– Assieds-toi près de Michel et de Yamata et ne te mêle pas de ça.

Mais Candy risqua :

– Que celui qui ira chercher Ted n’oublie pas de lui dire de ramener avec lui les figurines bourrées de drogue !

On imagine la surprise de tous.

– Comment sais-tu ça, toi ? questionna Michel, au comble de la stupéfaction.

– J’en connais encore plus long que ça, déclara-t-elle en s’assooyant.

L’assistant de Bédard alla donc réveiller Ted. Quant au sergent, après s’être remis de la surprise causée par l’apparition du Manchot, il avait compris que le détective privé avait mené sa propre enquête. Il le prévint.

– J’ai su ce matin qu’un inspecteur et d’autres détectives de l’escouade des homicides étaient en route. Ils ne sauraient tarder.

– Lorsqu’ils arriveront, toute l’affaire sera probablement terminée, fit le Manchot tout souriant.

Enfin, le jeune policier parut avec Ted. Ce dernier semblait souffrir énormément. Il avait véritablement la gueule de bois. Il tenait dans sa main la fameuse boîte que lui avait confiée le colonel.

Madame Gauthier s'affairait à servir le petit déjeuner à tout ce monde. Le Manchot n'accepta qu'un café. Il se leva et prit la parole.

– Madame Gauthier, veuillez vous asseoir vous aussi. Je vais vous conter ce qui s'est passé hier soir et cette nuit à Montréal.

Le détective raconta son arrivée chez le colonel Lamirande, puis la découverte du corps de Victor Magnan.

– Vous avez rapporté cette découverte à la police municipale, je suppose ? demanda le sergent Bédard.

– Pas moi, mais le colonel devait le faire cet avant-midi.

– Quoi ? Mais c'est au début de la nuit que...

– Je n'ai pas jugé à propos de prévenir la police immédiatement. J'aurais été retenu et

incapable de poursuivre mon enquête.

Et le Manchot ajouta :

– Dites-vous bien que si je n'avais pas demandé à voir cette fameuse tête, jamais nous n'aurions trouvé le corps de Magnan.

Il raconta ensuite comment il était tombé dans le piège préparé par Piccoli et sa bande.

– Je passe bien des détails. Disons que j'ai réussi à me libérer et à capturer celui qui avait charge de me surveiller. J'ai réussi à faire parler ce dernier et grâce à la collaboration d'amis, Lamirande et Aline ont pu recouvrer leur liberté. Maintenant, ils sont sains et saufs.

– Et ce type qui avait charge de vous surveiller ? demanda Bédard.

– Nous avons fait un marché. Il me disait où se trouvaient Lamirande et son épouse et, en échange, je lui laissais sa liberté. Qu'il aille se faire pendre ailleurs.

Jolin alors déclara :

– Si je comprends bien, c'est ce Magnan qui a assassiné madame Cardier, puis il est parti à la

poursuite de Lamirande dans le but de mettre la main sur les fameuses figurines ?

– Non, Hubert, répondit le Manchot.

– Vous n’y êtes pas du tout.

Tous les yeux se tournèrent vers Candy. Le Manchot hésita une seconde, puis poussant un profond soupir, il décida enfin :

– Puisque tu sembles avoir résolu le mystère, vas-y, nous t’écoutons.

Candy se leva majestueusement. Elle sentait tous les yeux posés sur elle, mais ce genre de poids, elle le supportait allègrement. Elle était orgueilleuse et ça lui faisait plaisir de sentir qu’on l’admirait.

– Hier soir, ou plutôt, la nuit dernière, j’ai eu une longue conversation avec monsieur Ted. Je me demande si vous vous en souvenez ? fit-elle en se retournant vers l’homme à tout faire.

Ted avait la bouche comme prise dans un emplâtre. Il avait de la difficulté à parler et retrouvait difficilement tous ses esprits, malgré les trois cafés noirs qu’il venait d’ingurgiter.

– Vous m’avez dit, la nuit dernière, que si je voulais devenir votre complice, nous serions riches tous les deux. Ted est un homme qui inspire la confiance, mais il est très curieux, beaucoup trop.

Brisebois décida d’y mettre son grain de sel.

– Je l’ai toujours dit. De plus, c’est une grande langue, jamais il ne faut lui confier un secret.

Ted jeta un coup d’œil au vendeur de terrains. Il était clair que ces deux hommes ne s’aimaient pas particulièrement. Lorsque le silence fut rétabli, Candy tendit la main et demanda à Ted de lui donner la boîte contenant les statuettes.

Sans mot dire, elle ouvrit un des coffrets et prit l’une des têtes. Avec la pointe d’un couteau, elle tenta d’arracher un œil.

Jolin jeta un coup d’œil au Manchot. Ce dernier lui murmura à l’oreille :

– Laissez-la agir, elle me sauve du travail. Et puis, je suis passablement fier d’elle.

Après avoir retiré l’œil de la tête, Candy s’empara d’une soucoupe qui se trouvait sur la

table.

– Regardez bien.

Elle plaça la tête au-dessus de la soucoupe et la secoua. Aussitôt, une fine poudre blanche se répandit dans la petite assiette. Mais la poudre ne couvrait que le fond de la soucoupe et Candy avait beau secouer la figurine, il ne semblait plus rien rester dans le compartiment creux de la sculpture.

– Je peux me tromper, dit-elle, mais je suis presque certaine que cette poudre, c'est de la drogue. Et il y en a probablement beaucoup plus dans les autres têtes. Si cette drogue est pure, ça peut valoir des centaines de milliers de dollars ! Ted a arraché l'un des yeux d'une tête et lui aussi, il a vu la poudre et a deviné la vérité. Il avait une petite fortune entre les mains. Or, pour fuir la présence de madame Cardier, le colonel avait décidé de quitter Saint-Jovite. Il laissa ses figurines à Ted. Ce dernier n'avait qu'une idée, prendre la fuite. Mais le colonel pouvait le rejoindre à moins qu'il ait de sérieux ennuis avec les autorités. Alors, Ted est monté à la chambre

du colonel, il a tué madame Cardier et il est venu à la cuisine pour...

Candy n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Ted s'était levé d'un bond :

– Mais cette fille est complètement folle. Hier soir, je n'ai pas bougé du salon. Je suis passé à la cuisine quand tous étaient montés à leur chambre. Moi, cette dame Cardier, je ne la connaissais même pas. Quant aux figurines, ça fait plus d'un mois que je sais qu'elles contiennent une poudre qui est probablement de la drogue. Si j'avais voulu voler, baptême, pensez-vous que j'aurais attendu tout ce temps ? Pensez-vous que j'aurais commis un meurtre simplement pour mettre le colonel dans l'embarras ? J'suis peut-être pas très intelligent, mais j'en connais une qui est plus folle que moi.

Le policier le força à se rasseoir. Candy avait gardé son sourire.

– Je comprends votre stupéfaction, monsieur Ted. J'ai joué cette comédie pour voir votre réaction. Non, vous n'êtes pas l'assassin. Une autre personne savait ce que contenaient ces têtes,

cette personne vous a longuement interrogé, n'est-ce pas, monsieur Beaupré ?

L'homme répondit calmement.

– J'avoue avoir questionné monsieur Ted sur le paquet que lui avait remis Lamirande. Je voulais savoir ce que ça contenait. Moi, ce colonel, je ne lui fais pas plus confiance que ça et j'aurais bien aimé le mettre dans le pétrin. Vous voulez savoir pourquoi ? Tout simplement parce qu'il a réussi à me voler mon épouse, Aline. Elle est toujours ma femme et je cherchais un moyen pour obliger Lamirande à me la rendre. J'espère, mademoiselle, que vous n'allez pas m'accuser du meurtre d'une femme que je n'ai vue qu'après sa mort ? J'ai passé toute la journée et la soirée en compagnie de mademoiselle Savard, une amie de la famille et non ma maîtresse comme plusieurs l'ont pensé. Elle a décidé de m'accompagner croyant pouvoir raisonner Aline. Je ne suis revenu ici que très tard et si c'est un alibi qu'il vous faut, je puis vous donner bien des noms.

Candy avait perdu son air triomphant. Elle regarda le Manchot avec beaucoup d'inquiétude.

Elle voulait qu'il se porte à son secours. Sur un signe de Dumont, toute confuse, Candy se rassit. Michel en profita pour lui murmurer à l'oreille :

– Il n'y a pas à dire, tu as triomphé !

Il faillit pousser un cri de douleur lorsqu'il reçut un vigoureux coup de pied qui l'atteignit au gras de la jambe. Le jeune détective ne put s'empêcher de grimacer et de se frotter vigoureusement le mollet.

– Qu'est-ce qu'il y a, Michel ?

– Rien, rien, patron... une crampe !

– Il a dû faire trop de ski hier, murmura Candy.

Le Manchot s'était levé. Maintenant, tous les yeux s'étaient braqués sur lui.

– Je tiens à féliciter mademoiselle Varin. Elle ne s'est pas trompée... du moins dans la première partie de son exposé. Il y a bien de la drogue, de l'héroïne sans doute, à l'intérieur de toutes ces têtes. Mais si elles ne sont pas remplies plus que ça, il y aura eu des meurtres de commis bien inutilement.

Robert Dumont raconta l'histoire des fameuses six têtes et comment elles avaient échoué entre les mains de six militaires différents.

– Cardier avait trouvé ce moyen ingénieux pour faire passer sa drogue en fraude. Prévenue, son épouse chargea Lamirande de retrouver les six sculptures. Le colonel comprit ce qui se passait et découvrit la fameuse cachette. On ne peut pas dire que Lamirande est des plus honnêtes, oh non ! Au lieu de prévenir les cinq autres militaires, il décida de faire un gros coup d'argent et de demander une forte somme à madame Cardier. Cette dernière ne pouvait pas payer un montant aussi élevé. Elle eut une idée folle et entra en communication avec Piccoli, un petit truand de la pègre montréalaise. Tous décidèrent de se rencontrer. Le colonel fixa le rendez-vous ici, à la pension Gauthier. Magnan, l'envoyé de Piccoli, retint, une chambre. Quant à madame Cardier, elle ne voulait pas être dans la même maison de pension que le colonel. Aussi, elle loua un des camps de madame Gauthier. Hier après-midi, elle est venue ici et a pu causer avec

Magnan. Son plan était simple. Elle devait forcer Lamirande à lui montrer toutes les têtes. Lorsqu'elle les aurait eues en sa possession, Magnan serait intervenu. Le colonel aurait été obligé, sous peine de mort, de leur remettre la drogue ou de la leur vendre à un prix ridicule. Voilà, maintenant, où les choses se sont compliquées. Il y a quelques années, dans l'armée, Lamirande a eu Magnan sous ses ordres. Il n'a pas oublié sa figure. Il a lu, un peu plus tard, que cet homme était un tueur à gages. En le voyant causer avec madame Cardier, il comprend qu'on veut le jouer. Il désire partir au plus tôt et retourner à Montréal. Cependant, il laissera cinq des têtes à Ted. Elles sont en sécurité. Le soir arrive. Lamirande veut quand même causer avec madame Cardier. Si elle lui offre un bon montant d'argent, il acceptera de se débarrasser de ces maudites têtes qui commencent à lui peser. Il va chercher la boîte contenant une seule sculpture. Elle était dans sa voiture. Il se dirige ensuite vers sa chambre lorsqu'il se rend compte que Magnan le suit. Il se débarrasse de la boîte en la lançant dans la chambre de Michel Beaulac.

Ce dernier, en entendant les paroles du Manchot, regarda furtivement Yamata et, quelque peu honteuse, la jolie Japonaise baissa les yeux.

Robert Dumont poursuivit son récit :

– Il y a une violente discussion entre madame Cardier et Lamirande. Cette dernière est armée, elle menace Lamirande, mais tel un excellent militaire, le colonel maîtrise la femme, l'assomme et, en compagnie de sa femme, il décide de retourner immédiatement à Montréal, emportant une boîte avec lui, mais confiant les autres à Ted.

L'homme à tout faire dit d'un air triomphant :

– Et j'ai bien accompli ma mission, la boîte avec les cinq sculptures est là.

Le Manchot enchaîna :

– Magnan a l'idée de suivre le colonel. Mais soudain, il se demande si madame Cardier n'aurait pas transigé avec Lamirande, à son insu. Il va voir au camp de madame Cardier, elle n'est pas là, mais ses bagages y sont toujours. Il revient donc à l'hôtel pour apprendre qu'on a trouvé

madame Cardier, assassinée, peu de temps après le départ du colonel et de sa maîtresse.

Jolin s'écria :

– Mais si ce n'est ni Lamirande, ni Magnan qui a tué cette dame Cardier, qui peut être le coupable ?

Robert Dumont se retourna vers celui qui avait fait carrière à ses côtés au sein de la police officielle.

– Mais c'est toi-même, la nuit dernière, qui m'a donné la réponse, Hubert. Tu aurais dû la découvrir. Tu en perds, mon pauvre vieux. Comment, madame Cardier aurait-elle pu dire au docteur Duguay qu'elle voulait prendre un autobus pour Montréal le plus tôt possible ? Elle lui a demandé s'il y avait des autobus de nuit.

Le docteur bredouilla :

– Mais c'est très tôt qu'elle m'a demandé ça, fût le docteur.

– Non, docteur, non, car elle devait tout d'abord causer avec Lamirande et puis, Magnan avait sa voiture et c'est lui qui devait la ramener à

Montréal. Elle a décidé d'entrer seule après avoir eu la conversation coléreuse avec le colonel. Vous deviez surveiller le tout, docteur. Quand vous avez vu Lamirande partir, vous vous êtes porté au secours de madame Cardier. Vous deviez vous douter de bien des choses, mais c'est elle, n'est-ce pas, qui vous a parlé de la drogue ?

Le docteur ne répondit pas.

– Pour vous, c'est une chance unique. Vous tuez madame Cardier et vous êtes persuadé que Lamirande sera accusé. Comme Ted croit que les figurines ne sont qu'un souvenir de guerre, comme il a confiance en vous, l'amoureux de madame Gauthier, il ne fera aucune difficulté pour vous les remettre. Vous êtes médecin, vous pourrez facilement écouler la drogue. Vous avez sans doute des patients qui sont des adeptes. Vous voyez là un moyen rapide de faire fortune. Vous avez trop parlé docteur. La seule personne à avoir pu causer avec madame Gauthier, après le départ de Lamirande, se devait d'être l'assassin.

Madame Gauthier, soudain, éclata en sanglots.

– Pourquoi, pourquoi, Claude, as-tu fait ça ?
La fortune dont tu m’as parlé la nuit dernière...,
c’était ça ?

Duguay poussa un cri de rage et voulut bondir sur la maîtresse de pension.

– Idiote ! Imbécile ! Tu ne pourrais pas te taire...

Déjà, les deux policiers provinciaux s’étaient emparés de lui. Le Manchot poussa un long soupir de soulagement et murmura à l’intention de Jolin :

– Heureusement que ça a réussi, je n’avais aucune preuve, tu sais.

– Alors, tu as tout deviné ?

– J’ai tout compris quand j’ai su que Duguay et Lamirande étaient des compagnons d’armée. Si Lamirande a reconnu Magnan, il était normal que Duguay en ait fait autant. À compter de ce moment, il a surveillé ce qui se passait. Non, je ne crois pas que le meurtre fut prémédité. C’est lorsqu’il a appris ce que contenaient les têtes que

la cupidité lui a fait commettre un geste malheureux.

– Et Magnan, lui ?

– Il a voulu garder pour lui la seule tête que Lamirande avait en sa possession. La boîte était dans la voiture, du colonel ; quand il s'en est emparé, les hommes de Piccoli le surveillaient et dans la pègre, tu sais qu'on ne pardonne jamais une trahison. Il l'a payé de sa vie.

Quelques instants plus tard, les policiers de l'escouade des homicides arrivaient. Tout était déjà terminé. On s'empressa d'arracher les yeux à chacune des statuettes. Mais tout le monde fut déçu. La drogue recueillie pouvait rapporter environ cinq mille dollars, pas beaucoup plus.

– Il se peut même que les pierres qui servent d'yeux valent plus que ça. Lamirande vous remet la drogue, dit le Manchot aux policiers, mais il garde les statuettes. Il les a toutes rachetées et si les pierres valent quelque chose, c'est lui qui en bénéficiera.

Et il songea intérieurement.

« Du moins, ça lui permettra de payer le compte que je lui ferai parvenir. »

Puis, se tournant vers Candy, Yamata et Michel, il déclara :

– Je rentre à Montréal. Quant à vous autres, continuez à vous amuser, à faire du ski, il fait beau, profitez-en. Que je n'en vois pas un d'entre vous me suivre dans la métropole.

Puis, il ajouta :

– Je veux vous voir au bureau, lundi matin, à neuf heures. On ne sait jamais, j'aurai peut-être un travail d'espionnage à vous confier.

*

Tout le groupe était revenu à Montréal et l'agence de détectives privés « Le Manchot » avait repris ses activités coutumières.

Le mardi matin, Candy était dans son bureau lorsque la voix de Yamata l'avisa par l'électrophone :

– Candy, ligne numéro trois.

Appuyant sur un bouton, la blonde décrocha le récepteur.

– Allô ?

– Mademoiselle Varin ?

– Oui.

– Ici Josée Riendeau.

– Ah, comment allez...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase que l'autre la coupa.

– Vous êtes bien seule, dans le moment, Robert n'est pas avec vous ?

– Mais non, je suis dans mon bureau privé. Que se passe-t-il ?

– J'aimerais qu'on se rencontre, le plus tôt possible, mademoiselle Varin. C'est excessivement important.

Candy se sentit mal à l'aise. Chaque fois que les deux femmes s'étaient vues elle avait senti une certaine pointe de jalousie chez Josée. Cette

dernière croyait peut-être qu'une idylle existait entre elle et le Manchot.

– Mais pourquoi ? S'agit-il de Robert ?
questionna Candy.

– Je vous expliquerai tout ça lorsque nous nous verrons. Je préfère ne pas parler au téléphone. On ne sait jamais qui peut nous écouter. Ce soir, vous êtes libre ?

– Oui, à moins d'imprévus.

– Alors, disons que je vous attends chez moi vers sept heures trente.

Et elle lui donna son adresse.

Lorsque Candy eut raccroché, elle se demanda pendant un moment, si elle ne devait pas mettre le Manchot au courant.

– Il va croire, une fois de plus, que je me mêle de sa vie privée. S'il faut qu'il apprenne que j'ai rencontré Josée à son insu, je fais mieux de me chercher une autre position.

Que fera Candy ? Décidera-t-elle de tout dire au Manchot ? Sinon, rencontrera-t-elle la jeune veuve ? Que lui veut donc cette dernière ?

Le mois prochain, nous publierons une autre aventure du détective privé, Robert Dumont, le Manchot. Ce roman aura pour titre...

Cet ouvrage est le 425^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.